

Québec français



Nouveautés

Number 116, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (116), 4–24.



Pour se délecter de la dérive de Sarah Bernhardt sur le Saint-Laurent, cramponnée à une banquise...

anthologie

LUC BUREAU

Pays et mensonges. Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers

Boréal, Montréal, 1999, 400 p.



LUC BUREAU

GÉOGRAPHE DE RENOM, Luc Bureau s'est souvent intéressé aux représentations imaginaires de l'espace. Anthologie géo-littéraire, *Pays et mensonges* rassemble trente-quatre textes d'auteurs étrangers, publiés entre 1651 et 1977, c'est-à-dire de Savinien de Cyrano de Bergerac à Michel Tournier, qui parlent du Québec. Par ces extraits, qui viennent pour la plupart de récits de voyage, Bureau veut questionner le « rapport imaginaire » — toujours créé lorsqu'on met la réalité en mots — que ces auteurs entretiennent avec notre pays, car ce regard de l'Autre permet après tout une meilleure compréhension de nous-mêmes.

D'ailleurs, le géographe remarque plusieurs traits communs qui unissent ces textes : l'itinéraire des voyageurs se fait du Sud au Nord, à partir des États-Unis ; ils ont l'impression de voyager non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, car cette Nouvelle-France, par ses coutumes et sa langue, leur rappelle l'ancienne ; la couleur qui ressort davantage à leurs yeux n'est pas le blanc de la neige, ni le vert ou le rouge des feuilles, mais bien le gris qui semble s'infiltrer partout ; enfin, ces visiteurs s'interrogent sur l'âme alors canadienne, l'influence du clergé et la paresse intellectuelle de ses brebis, les

effets encore très perceptibles de la Conquête, l'américanité...

Reste le choix des extraits. Bureau n'a conservé que trente-quatre textes sur une centaine, puisés dans des ouvrages ou des grandes revues, en suivant un critère de sélection principal : ses goûts. « Les textes qui composent cette anthologie sont mes textes », souligne-t-il. De plus, il a préféré des auteurs plus obscurs, moins célèbres. Les extraits ne sont pas tous des joyaux littéraires : par exemple, à côté du magnifique passage d'*Arcane 17* d'André Breton qui contemple l'Île Bonaventure, on retrouve le journal de voyage du prince Napoléon, écrit dans un style presque télégraphique, qui ne fait partie de l'anthologie que parce que le bonhomme était de la royauté. On peut aussi reprocher au compilateur de ne pas avoir laissé assez de place aux œuvres de fiction. Enfin, les auteurs sont des touristes qui, comme ceux d'aujourd'hui, s'arrêtent aux mêmes choses, d'où certaines redondances. Malgré tout, on ne peut qu'apprécier l'exotisme qui ressort de ces textes et la redécouverte de notre pays qu'ils provoquent. Il faut lire *Pays et mensonges* pour ses étincelles : pour imaginer, comme Alphonse Allais, nos carrières de charcuterie ; pour se délecter de la dérive de Sarah Bernhardt sur le Saint-Laurent, cramponnée à une banquise ; pour rapatrier Cap Canaveral à Québec ; pour les aurores boréales qui annoncent la guerre à Julien Green... Bref, on attend un second volume.

LOUIS FISET

PIERRE MORENCY

Le regard infini

Photographies de Luc-Antoine Couturier avec la collaboration de Jean Provencher Éditions MultiMondes, Sainte-Foy, 1999, 125 p.

On ne s'ennuie jamais à lire les textes de Pierre Morency que ce soient sa poésie, ses études ou ses carnets tant il parvient à nous faire aimer son sujet et à nous faire partager ses émotions. *Le regard infini* plaira donc à tous ceux et celles qui l'ont suivi dans son parcours de naturaliste, si l'on me permet cette expression, puisque Morency nous entraîne ici au cœur de Québec, la capitale nationale. On se promène dans des sites aussi connus que discrets, en des lieux privilégiés qui participent de la sensibilité voire de l'intimité de l'écrivain. Le Bois de Coulange, la Place d'Armes, le Parc Montmorency, le Domaine Maizerets et autres sites historiques ou pittoresques acquièrent une nouvelle dimension qui, sans balayer l'histoire qui les ont marqués, deviennent des moments chargés d'émotions, d'observations de tous ordres voire de réflexions d'un poète doublé d'un esprit scientifique.

Le texte de Morency est habité d'images au sens figuré et au sens littéral : le photographe Luc-Antoine Couturier a promené sa lentille dans les mêmes lieux que Morency et il en a saisi des instantanées qui nous font revoir la ville avec un autre œil. On sera saisi en regardant ces photographies par le souci de l'artiste à jouer avec la lumière et les formes sans enlever une quelconque parcelle de réalisme à ces images dont l'éditeur a particulièrement soigné la reproduction.

Pour qui veut mieux connaître Québec et la beauté de ses espaces publics, *Le regard infini* est un bel ouvrage autant par la qualité de son texte que par celle de ses images.

ROGER CHAMBERLAND



Le texte de Morency est habité d'images au sens figuré et au sens littéral...

LOUIS HAMELIN

Le voyage en pot.

Chroniques 1998-1999

Boréal, Montréal, 1999, 234 p.

Collection « Papiers Collés »

A PRÈS AVOIR ÉTABLI, en avant-propos, son appartenance à cette « province où la question de l'identité est devenue un sport national », Louis Hamelin nous propose un parcours original entre Montréal et Paris, en passant par la Gaspésie et la Mauricie. Tout au long de cette chronique, dont le titre reprend un vers des *Cantouques* de Gérard Godin, l'auteur tente de fixer l'entité québécoise, doublement écartelée entre le Canada et la France, en attaquant les sphères politique et littéraire.

Si Lucien Bouchard est présenté comme un « homme à la canne [qui] a croisé les Québécois d'aplomb, aidé en cela de ses acolytes des sphères économiques qui prennent de plus en plus de place à ses côtés », Jean Chrétien fait songer à quelqu'un qui dirait « Worcestershire trois ou quatre fois en mâchant des biscuits soda ». Hamelin fustige aussi ce « loustic » du *Devoir*, qui, pour célébrer les vingt ans de la mort d'Hubert Aquin, le présente comme un « nationaliste modéré (pourquoi pas [...] le Stéphane Dion de son époque ?) ». N'épargnant pas « Claudius Beausoleillus, préfet des Gaules », « la p'tite Nothomb, qui fait de notables efforts pour ouvrir la bouche le plus grand possible quand elle mâche de la gomme », ironisant à propos du « test Gilles Marcotte (bon français : sujet-verbe-complément » et de « L'insoutenable Yves-Bergerité de la langue », « Hamlin » — que nos chers cousins ont décidé d'orthographier à l'américaine — présente une réflexion prégnante sur le gouffre qui sépare les écrivains d'hier et « l'anonyme légion contemporaine ». Le tout est agrémenté de propos fort informatifs sur les œuvres de Saint-Denys-Garneau, Ducharme, Miron, Ferron, Gauvreau, Kerouac, Proust, Borges, Dostoïevski, Miller, Handke, Ginsberg, Ferlinghetti, Kundera, Joyce, etc.

De la graine de Jules Fournier et d'Arthur Buies ! Le style caustique de Louis Hamelin contribue à faire de son *Voyage en pot* un incontournable pour

Louis Hamelin



LE VOYAGE
EN POT



*Le passage de
l'an 2000 a créé
cette fébrilité qui
fait en sorte que
l'entrée dans
ce nouveau
millénaire doit
être marquée
d'une manière
ou d'une autre.*

quiconque s'intéresse à la littérature, à la langue française, au Québec.

SWANN PARADIS

dictionnaires

Le petit Larousse illustré 2000

Le petit Robert 1, 2000

Le petit Robert 2 comprenant

l'Atlas géopolitique et culturel, 2000

LE PASSAGE DE L'AN 2000 a créé cette fébrilité qui fait en sorte que l'entrée dans ce nouveau millénaire doit être marquée d'une manière ou d'une autre. Prenons les deux dictionnaires les plus en usage, les Robert 1 et 2 et le Larousse, chacun d'eux a cherché à quelque chose de nouveau, voire d'inédit, à proposer. En fait pour les dictionnaires Robert, la véritable révolution s'est passée avec le passage du Robert 1 en format cédérom, il y a maintenant deux ans. Il s'agit d'un outil de consultation de première main avec ses multiples voies de recherche, par étymologie, par lettres, par origines linguistiques ou temporelles, etc., qui fournit à quiconque travaille avec la langue et les mots, à peu près tout ce dont il a besoin de savoir. De consultation facile et d'un apprentissage minimal, le Robert électronique est un bel ouvrage de consultation et d'érudition qui permet de multiples découvertes dont on ne peut se passer.

Par ailleurs, la version papier, édition de l'an 2000, n'offre pas de variations sensibles ou marquantes à celle de 1999. Tout au plus est-il permis de suivre l'évolution normale de la langue avec ses mots maintenant d'usage courant ou nouvellement créés pour suivre l'évolution de la société postmoderne. En revanche, on a modifié les tableaux de conjugaison afin de les rendre plus fonctionnels, mais on est resté conservateur quant à la féminisation des titres et des fonctions civiles bien que l'on consigne certains usages sans les condamner pour autant (voir écrivaine ou mairesse, par exemple).

La transformation la plus visible pour les dictionnaires Robert touche plutôt le *Le petit Robert 2* consacré aux noms propres. L'édition a été revue, corrigée et mis à jour, dans le contexte actuel ces retouches s'imposaient. Mais la plus grande innovation tient à la publication d'un *Atlas géopolitique et culturel* fourni dans le coffret de plastique contenant aussi le dictionnaire des noms propres. L'initiative en revient à

Pierre Varrod, le directeur général des dictionnaires Robert, que nous avons interviewé l'année dernière, et ajoute un condensé fort précieux des « grands enjeux démographiques, économiques, politiques, sociaux et culturels du monde contemporain », pour reprendre le descriptif de la jaquette. Correspondant dans ses grandes lignes à *L'état du monde 2000* que publie les Éditions du Boréal depuis de nombreuses années, cet atlas se veut plus synthétique et permet une approche plus contextualisée des enjeux de notre monde. Les tableaux, cartes et graphiques permettent une saisie rapide des événements discutés ou des situations décrites et les nombreux renvois aux noms mêmes du *Petit Robert 2* permettent au lecteur curieux d'en savoir plus. Compte tenu des bouleversements qui se sont produits depuis une dizaine d'années et de la mobilité de plus en plus grande des personnes et des populations, cet atlas vient à point nommé. Quant au *Petit Robert 2*, il offre aussi sa part de nouveautés dont les articles thématiques qui développent un sujet donné (body art, land art, etc.), donnant même parfois une extension à la définition de son petit frère le 1 en dressant l'histoire et l'évolution par exemple (voir le bouddhisme ou l'existentialisme, par exemple). Pour ceux qui hésiteraient à rajeunir leur édition du *Petit Robert 2*, cette refonte et cet *Atlas* justifient pleinement leur investissement.

Du côté de Larousse, on a été plus innovateur encore, mais à l'opposé de son compétiteur. Bien sûr, on a rafraîchi la terminologie, fait les substitutions d'usage et modifié l'iconographie en fonction d'une approche rétrospective du siècle plutôt que prospective. On a ainsi reproduit près de 1500 illustrations provenant d'anciennes éditions du fonds Larousse auxquelles on a ajouté 48 planches originales consacrées aux objets qui ont modifié notre vie ainsi qu'aux hommes (et disons quelques femmes) et aux œuvres qui ont marqué le siècle.

Ce petit air vieillot de la section des noms communs contraste avec celui plus moderne de la partie consacrée aux noms propres où l'on célèbre le siècle passé à l'aune de ses grandes réalisations tant domestiques que musicales, littéraires, scientifiques et artistiques et des hommes qui les ont faites. Il y en aura bien pour chicaner un choix plutôt qu'un autre, mais dans l'ensemble on peut dire que cette nouvelle édition du *Larousse* s'offre comme une mémoire

partielle mais néanmoins essentielle de ce qu'a été le 20^e siècle.

ROGER CHAMBERLAND

essais onlini

DERRICK DE KERCKHOVE
Les nerfs de la culture

Les Presses de l'Université Laval,
Sainte-Foy, 1998, 252 p.

PORTANT EN SOUS-TITRE « Être humain à l'heure des machines à penser », *Les nerfs de la culture* de Derrick de Kerckhove est un essai qui aurait dû connaître un plus grand retentissement. Épigone de Marshall MacLuhan, dont il a été l'élève et le collaborateur à une certaine époque, de Kerckhove a su développer et raffiner les idées du maître en les adaptant aux nouvelles

données de la société contemporaine. *Les nerfs de la culture* offre une analyse à la fois rigoureuse et accessible des technologies tant anciennes que nouvelles sur l'être humain.

À la différence d'un Virillio pour qui les machines à penser provoquent des mutations irréversibles et indésirables du vivant, de Kerckhove adopte plutôt le point de vue de l'analyste impénitent qui pose des constats aussi circonstanciés

que divers sur des sujets susceptibles de modifier notre rapport à la réalité. Ainsi en est-il par exemple de la télévision dont on peut penser que l'on a tout dit et qu'elle est condamnable ; de Kerckhove ne nous dit pas qu'elle est essentielle dans notre vie, mais il avance l'idée qu'elle réactive des comportements anté-diluviens qui nous placent en situation de réception zéro, c'est-à-dire que nous ne pouvons avoir de distance critique devant cette masse d'informations qui se transforme en savoir non-domestiqué jusqu'à ce que nous parvenions à la réactiver et à la traiter plus adéquatement en fonction de nos besoins et de nos valeurs. Dans ce contexte, la question de savoir si tout individu est en mesure d'effectuer le traitement adéquat de cette masse critique ne se pose pas puisque, à défaut de vouloir la considérer comme acquisition de connaissances, elle restera lettre morte.

Les 19 sections qui composent cette étude traitent aussi bien de la télévision que de l'informatique, du langage que de l'internet. Toute la question de la technoculture et de ses effets sur les êtres humains est ici abordée dans un langage clair et dans un style aussi didactique que possible qui rendent cette lecture aussi passionnante qu'enrichissante.

ROGER CHAMBERLAND

ROBERTSON DAVIES

Lire et écrire

Leméac, Montréal, 1999, 80 p.

Collection « L'écritoire »

(trad. de Dominique Issenbuth)

PLOTÔT DÉCEVANT, ce petit livre du grand Robertson Davies sur la lecture et l'écriture... En fait, il s'agit du texte de deux conférences prononcées en 1992 par l'auteur canadien anglais dans le cadre des *Tanner Lectures on Human Values* à l'Université de l'Utah. La première conférence traite de la lecture et de son apport à l'imaginaire et à la culture ; la seconde s'intéresse à l'écriture, au statut d'écrivain et à ce qui mène vraiment à la création littéraire authentique, à savoir, le « shamanstvo » ou pouvoir d'enchanter. Or, quand on connaît l'œuvre romanesque de Davies, en particulier sa trilogie de Deptford, on s'étonne de tant de lieux communs, de ce que l'auteur qu'on a souvent qualifié de « jungien » se soit si peu investi dans ces textes. En effet, Davies se cache ici derrière deux paravents fort commodes, ceux de l'humour et de l'arrogance, sans jamais se commettre vraiment. Se prononçant plus volontiers sur l'œuvre des autres (en particulier, les auteurs anglais mâles des siècles passés) que sur la sienne propre, comme si *Fifth Business* ou *The Manticore* n'en méritaient pas tant, cet universitaire accompli ne manque pas de mordre la main qui l'a si longtemps nourri en condamnant subtilement la théorie littéraire et tout apprentissage pouvant mener, de près ou de loin, à la création littéraire. Selon Davies, « on l'a ou on l'a pas » ! Voilà qui paraît modestement éclairant de la part d'un candidat au Prix Nobel de littérature, à l'expérience scripturale riche. Soulignons d'ailleurs que la culture s'avérerait essentiellement masculine, les rares écrivaines mentionnées par Davies étant l'inepte Barbara Cartland ou l'étrange Virginia Woolf dont l'œuvre

serait vouée à l'oubli (sic !). Seule Nadine Gordimer échappe à la règle de l'indifférence. Bref, on a l'impression que Davies a mis tant d'énergie à provoquer son public qu'il néglige finalement et la lecture et l'écriture.

CHRISTIANE LAHAIE

UMBERTO ECO

Kant et l'ornithorynque

Grasset, Paris, 1999, 474 p.

AUTEUR RECONNU surtout pour ses romans, tels *Le nom de la rose* ou *Le pendule de Foucault*, mais également pour des essais comme *Lector in fabula* ou *Les limites de l'interprétation*, Umberto Eco livre ici une réflexion théorique détaillée sur quelques questions pointues de sémiotique. Le titre, *Kant et l'ornithorynque*, fait ainsi référence aux problèmes inhérents à l'intégration d'une nouvelle réalité, concrète mais apparemment aberrante, aux ensembles déjà établis du savoir. Le cas, historique et détaillé, de l'ornithorynque est exemplaire en cela qu'il s'agissait, lors des premières observations de cet animal, de le classer parmi les espèces du règne animal, alors que ses caractéristiques physiques interdisaient toute catégorisation univoque. Mais Eco ne traite pas uniquement de classement, il aborde en fait la notion plus générale de référence, de la façon dont notre appareil cognitif résout les divers problèmes paradoxaux, apories réelles ou imaginaires, à l'aide du langage.

Le lecteur doit se le tenir pour dit, ces interrogations fondamentales sont abordées par le biais d'un métalangage parfois déroutant pour un profane. D'ailleurs, bien que les principes fondateurs de la sémiotique peircienne soient, assez succinctement faut-il le préciser, mis en contexte, l'ouvrage explore des avancées beaucoup plus récentes et solidement documentées de la recherche sur le langage. À cet effet, il est ardu, toujours pour le même lecteur profane, de saisir en quoi cet ouvrage, dans son ensemble, constitue un véritable apport à la théorie sémiotique. On se demande dans quelle mesure il s'agirait ici d'un vaste état de la question, de réflexions essentielles autour desquelles Eco sent la nécessité de faire le point, pour y voir plus clair. Reprenant à son compte les propos d'un auteur du XVIII^e siècle, il avoue chercher dans son ouvrage à se faire une



idée plus précise, car, dit-il, « [a]utrefois j'étais indécis, mais à présent je n'en suis plus tout à fait sûr ».

GEORGES DESMEULES

études

PAUL BLETON

Ça se lit comme un roman policier... Comprendre la lecture sérielle

Éditions Nota bene, Québec, 1999, 287 p.

Collection « Études culturelles »

FÉRU DE PARALITTÉRATURE, de roman policier en particulier, Paul Bleton, chercheur à la Télé-Université, apparaît l'incarnation même du lecteur sériel qu'il entend étudier dans son ouvrage. Abordant la notion de série, phénomène constitutif de la paralittérature, il montre comment la sérialisation est intimement liée à l'acte de lecture et non simplement au fait éditorial que ce terme désigne généralement. Son ouvrage se découpe en trois grandes sections. « Lecture sérielle », la première, présente la sérialisation comme spécificité de la paralittérature ; elle est abordée dans sa dimension lecture, que ce soit chez le lecteur d'occasion ou chez le lecteur sériel. La seconde section, « Théorie spontanée de la lecture », repose sur la démonstration de la pertinence cognitive du genre, de la représentation mentale et du personnage au moment de la lecture. La sérialisation est alors celle de la lecture même, non plus celle des ouvrages, qui régulent jusqu'à un certain point leurs possibles lectures. D'un point de vue inverse, la troisième partie, celle des « Compétences », met en évidence la pratique des lecteurs, leur degré d'autonomie et d'intervention sur les ouvrages au moment de leur décodage et de leur interprétation.

Empruntant une démarche prioritairement cognitiviste (héritier d'Eco et étonnamment peu versé dans les études culturelles), Bleton montre comment la paralittérature se caractérise notamment par une lecture, plus précisément par une palette de lectures possibles qu'il décrit sous divers angles (considérations éditoriales, paratextuelles, pragmatiques...). Cette perspective apporte un éclairage nouveau du corpus, trop souvent relégué à des travaux typologiques. Présentant en filigrane une histoire du roman policier français, cette étude parfois redon-

dante est riche des nombreux exemples qui illustrent le propos, même si on reprochera à juste titre à son auteur la difficulté qu'il éprouve à quitter le paratexte pour examiner le contenu des œuvres paralittéraires. Les huit chapitres (incluant la conclusion), relativement indépendants, présentent chacun une des facettes de la sérialisation, dans cette heureuse démonstration de la dimension lectorale de la paralittérature.

RENÉ AUDET

ROBERT BAILLIE

Le survenant.

Lecture d'une passion

XYZ éditeur, Montréal, 1999, 183 p.

Collection « Documents »

ON CONNAISSAIT Robert Baillie pour ses œuvres romanesques, ses étudiants le côtoyaient comme professeur, le voici maintenant qui livre le résultat de nombreuses années d'enseignement et de recherches sur le chef-d'œuvre de Germaine Guèvremont, *Le Survenant*, paru pour la première fois en 1945, diffusé à la radio, puis à la télévision, et réédité à plusieurs reprises. C'est en tant que « passionné d'anthropologie littéraire » (p. 153), comme il se dénomme lui-même, que Baillie se livre à « la lecture critique » (p. 148) du roman, lecture que je qualifierais volontiers d'analyse linéaire, tellement il suit l'œuvre à la trace, ligne par ligne, paragraphe par paragraphe, chapitre par chapitre. Cette analyse à pas comptés scrute chaque détail, le soupèse, l'interprète soigneusement, mais simplement, sans recourir formellement à quelque méthode critique qui soit, avec la sûreté et l'amour du passionné, beau paradoxe ! Partout affleurent, on le devine aisément, des approches diverses, surtout, mais non exclusivement, psychanalytiques (Sigmund Freud et autres) et anthropologiques (Gilbert Durand, entre autres), qui ont nourri sa réflexion et suscité ses interprétations.

Le plan de l'étude peut sembler aléatoire et parfois un peu piégé, mais l'analyste et professeur — qui avoue la paternité implicite de ses interprétations à des analystes antérieurs et même, pourquoi pas ?, à ses étudiants — s'en tient (presque) strictement à l'œuvre, qu'il épêche méticuleusement en ajoutant, quand il le faut, des comparaisons et des parallèles nécessaires à l'intelligence du roman ou des points particuliers se rapportant à

l'un ou l'autre des personnages mis en cause, à leurs attitudes ou comportements, ou à la structure du discours et à son développement. Le sous-titre, *Lecture d'une passion*, pourrait se lire « Passion d'une lecture », comme le laisse supposer le chapitre final, « Un fils indigne », où l'écrivain lecteur s'interroge sur les rapports qui relient écriture et lecture.

L'ouvrage de Baillie, riche de significations, constitue en effet une sorte de réécriture du roman de Guèvremont, marquée au coin de la passion. Je voudrais pouvoir souligner la justesse et l'originalité de plusieurs passages, les trouvailles intéressantes qu'il propose, mais je réécrirais son étude. Qu'il suffise d'avancer que, bien que d'apparence peu « scientifique », celle-ci réveille et révèle une œuvre phare, témoin des métamorphoses d'une société québécoise en mutation prise entre tradition et modernité, entre le sédentarisme séculaire et le nomadisme de la liberté.

GILLES DORION

Sous la direction de

CLERMONT GAUTHIER et DENIS JEFFREY

Enseigner et séduire

Les Presses de l'Université Laval,

Sainte-Foy, 1999, 223 p.

NUL N'IGNORE qu'un bon enseignant est celui qui sait séduire son public. Toutefois, cette séduction peut prendre différentes formes allant des plus autorisées aux plus déviantes. En chaque enseignant, il y a du Socrate, du Casanova et du Schéhérazade, mais il peut aussi y avoir du Don Juan, du Valmont et du Johannes (Kierkegaard) pour reprendre les distinctions de Gauthier et Martineau. Ce recueil de douze textes présente divers points de vue fort intéressants sur la fonction de séducteur inhérente à tous les enseignants et enseignantes. Certains auteurs travaillent sur les grandes figures de séducteur alors que d'autres s'attardent plutôt à montrer comment faire opérer cette séduction dans un groupe, mais curieusement on ne semble pas faire grand cas du fait que la majorité des enseignants au primaire, et dans une moindre mesure au secondaire, sont des enseignantes. Si les grandes figures de séducteurs sont masculines qu'en est-il des séductri-



ROBERT BAILLIE



ces ? Leur rapport au groupe repose-t-il également sur la séduction ? Et l'on pourrait allonger la liste de questions qui auraient pu être débattues si l'on avait moins insisté sur ces figures masculines.

En revanche, il faut admettre que cet ouvrage présente des pistes intéressantes et discute des conditions d'exercice d'une profession qui repose sur la séduction, et sur les limites de celle-ci. Mis à part certains textes, dont les trois derniers, on lira avec plaisir la majorité de ces articles pour faire le point sur le métier d'enseignant dans son rapport avec l'adulte.

ROGER CHAMBERLAND

fabulation.....

DANIEL MARTIN

La solitude est un plat qui se mange seul

Triptyque, Montréal, 1999, 132 p.

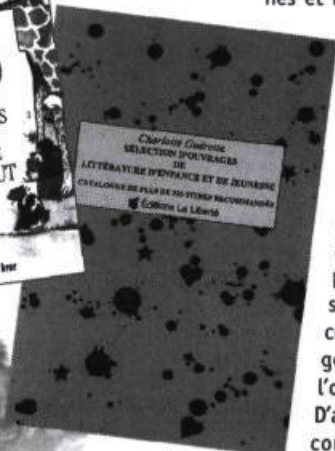
Chacun, en voyant passer un camion de pompier en direction de son logis, s'est déjà imaginé sa maison en train de brûler. Pour le personnage de Daniel Martin, c'est vraiment ce qui arrive : son appartement brûle, sa vie s'écroule.

LE RECUEIL DE DANIEL Martin n'est pas un recueil de nouvelles, mais bel et bien de fabulations. D'emblée, l'auteur présente la définition du dictionnaire de la fabulation. Puis, à la lecture des courts textes, ce qu'il entend par là se précise. Il s'agit en fait d'une certaine forme de mythomanie, celle dont nous sommes tous et toutes frappés parfois, lorsqu'il nous arrive d'imaginer le pire ou le meilleur. Chacun, en voyant passer un camion de pompier en direction de son logis, s'est déjà imaginé sa maison en train de brûler. Pour le personnage de Daniel Martin, c'est vraiment ce qui arrive : son appartement brûle, sa vie s'écroule.

L'écriture de ces onze fabulations est bien maîtrisée, le ton est juste, les

dialogues percutants lorsqu'il le faut et tout en subtilité si cela convient mieux à la situation. Les personnages de Daniel Martin, quoique vite esquissés, sont consistants. Ils sont loin des masques ou des figurants nous condamnant parfois les récits aussi courts. Bref, *La solitude est un plat qui se mange seul* est une lecture à partager avec tous ceux qui savent apprécier la saveur d'une belle plume. Dommage qu'il se dévore en moins d'une heure !

NADIA BEAUDOIN



Guides

ÉDITH MADORE

Les 100 livres québécois pour la jeunesse qu'il faut lire

Éditions Nota bene, Québec, 1998, 371 p.

CHARLOTTE GUÉRETTE

Sélection d'ouvrages de littérature d'enfance et de jeunesse

Éditions La Liberté, Sainte-Foy, 1999, 70 p.

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, il se publie entre 250 et 300 titres en littérature de jeunesse au Québec. Comment s'y retrouver à l'intérieur d'une production aussi abondante ? Voici justement deux guides portant sur la littérature de jeunesse qui devraient aider les lecteurs.

Charlotte Guérette, professeure à l'Université Laval, offre un catalogue de plus de 325 titres, essentiellement d'éditeurs de France et du Québec, publiés depuis 1997. Ces titres récents sont divisés en quatre catégories : les ouvrages d'âge préscolaire, ceux qui sont destinés aux six à douze ans, puis aux douze ans et plus, de même qu'une sélection de titres pour Noël, pour

l'Halloween, et des incontournables pour tous âges. Les utilisateurs trouveront, afin de faciliter leurs recherches, trois index : les auteurs, les titres et les thèmes. Ce livre est clair, précis et concis.

Édith Madore, auteure d'une thèse de doctorat en littérature de jeunesse, propose un guide présentant, selon elle, les cent meilleurs livres québécois pour la jeunesse toujours disponibles sur le marché. Ces cent titres sont regroupés par genre, soit les livres d'images, les romans, les nouvelles (comportant les contes, les fables et récits), les comptines et la poésie, le théâtre, les

bandes dessinées et les ouvrages documentaires. Chaque titre est présenté sous forme de fiche qui peut comporter jusqu'à six parties : une notice bibliographique, des thèmes et des sujets abordés dans l'œuvre, les prix ou distinctions, un résumé, une analyse ou un commentaire et des suggestions de lecture dans l'œuvre du même auteur. D'autres sections viennent compléter le guide, dont une fait mention de quel-

ques livres publiés ailleurs au Canada. Les lecteurs devraient apprécier les analyses et commentaires de Madore qui permettent d'avoir une idée plus approfondie des livres choisis.

Ces deux guides devraient faire la joie des parents, mais surtout des professeurs de français des ordres d'enseignement primaire et secondaire. Voilà pourquoi on devrait les retrouver tous deux dans les bibliothèques scolaires.

JEAN-DENIS CÔTÉ

nouvelles

LORI SAINT-MARTIN

Mon père, la nuit

L'instant même, Québec, 1999, 123 p.

LE DERNIER RECUEIL publié par Lori Saint-Martin, bien connue pour la qualité de ses œuvres primées de nombreuses fois (le texte qui donne son nom à l'ouvrage a d'ailleurs gagné le premier prix d'un concours organisé par Radio-Canada en 1994), regroupe dix nouvelles portant sur l'enfance. Insouciance volée par l'inceste ou la pauvreté, naïveté qui n'en sera plus jamais une à

cause de préoccupations d'un autre âge, les narrateurs de ces courts récits utilisent des mots très durs, disant souvent l'indicible, forçant le lecteur à voir ce qui, socialement, est généralement oublié : les enfants ne sont peut-être pas si ignorants que cela !

Le travail formel de Lori Saint-Martin est intéressant, puisqu'il y a dans ce récit un déplacement du regard adulte vers celui, souvent plus grand que nature et aisément déstabilisé, de l'inexpérience. Il ne faut toutefois pas se méprendre sur la teneur du propos, puisqu'on n'a pas affaire ici à un exposé documentaire forçant à la commisération ; les problèmes sociaux évoqués par la nouvelliste restent en arrière-plan. L'émotion est le grand sujet et, à la rigueur, le choix de l'âge des personnages est accessoire, leur ignorance servant de véhicule pour que le sentiment prenne toute la place. Les récits sont tout de même ordonnés selon une certaine chronologie (l'âge des « je » qui prennent tout à tour la parole va en augmentant), permettant un déplacement des préoccupations vers des sujets dits plus « adultes » : la solitude, la séduction, l'ambition, le refus de ses racines, le désir de maternité.

Cette œuvre est de lecture très agréable, même si (et probablement parce que) le discours de l'auteur n'est pas très tendre, loin d'être complaisant envers ses contemporains. Si la structure des récits ne renouvelle pas le genre, il est indéniable qu'on a affaire ici à une auteure de grand talent, à l'écriture parfaitement maîtrisée. Le lecteur, tout dépendant de ses goûts et de sa sensibilité de départ, s'intéressera plus à certains récits qu'aux autres ; c'est ainsi que, selon moi, la troisième partie est de loin la plus réussie. Les quatre nouvelles la formant sont de véritables chefs-d'œuvre de dépit et d'amertume. Après avoir tourné la dernière page de ce très bon recueil, on ne peut s'empêcher de se le dire : l'enfance n'est plus ce qu'elle était !

ANNIE HUDON

NADINE BISMUTH

Les gens fidèles ne font pas les nouvelles

Boréal, Montréal, 1999, 227 p.

AUX FUNÉRAILLES du patron, son amante se fait passer pour sa psychologue aux yeux de la veuve. Lors d'un souper entre amis, un homme et

une femme se rendent compte que leurs époux respectifs sont amants. Une fille fait croire à son copain qu'elle a un amant depuis qu'il la néglige pour un projet de film. Une mariée et sa demoiselle d'honneur s'éclipsent de la réception de noces pour prendre un verre et danser avec des inconnus. Un jeune valet de parking abandonne son travail parce qu'il se sent floué par la serveuse, séductrice invétérée, avec laquelle il était en train de tomber en amour. Un garçonnet trahit son premier amour en échangeant sa gomme balloune avec la meilleure amie de la fillette qu'il dit aimer. Une fille croit voir un miroir à sa peine dans l'air malheureux d'une autre, elle se met à la détester quand elle réalise que l'autre n'a pas été comme elle abandonnée par son « chum ». Un traditionnel souper de Noël entre amis tourne au vinaigre et montre les failles de ces vieilles amitiés. Une femme se sent abandonnée par ses enfants devenus adultes.

Abandons, trahisons, lâchetés, bassesses... et déceptions. Déception surtout à la lecture du premier recueil de nouvelles de Nadine Bismuth duquel j'avais entendu dire beaucoup de bien. L'écriture de cette jeune auteure de 23 ans que plusieurs encensent sonne faux. Les thèmes et les anecdotes de ses nouvelles, pourtant fort intéressants, souffrent de mélanges de tons et de niveaux de langue maladroits. Certains personnages en deviennent flous et souvent peu crédibles. Mais, si dans l'ensemble le recueil déçoit, quelques nouvelles (dont la nouvelle éponyme) rassurent le lecteur quant à la possibilité que Bismuth trouve enfin, dans ses textes à venir, les nuances convaincantes qui lui manquent.

NADIA BEAUDOIN

GAÉTAN BRULOTTE

Épreuves

Leméac, Montréal, 1999, 95 p.

Collection « Des bonheurs-du-jour »

AMBASSADEUR QUÉBÉCOIS de la nouvelle, tant par ses publications théoriques que par sa production novellière, Gaétan Brulotte inaugure avec ce recueil la nouvelle collection « Des bonheurs-du-jour » de Leméac, caractérisée par le très petit format du livre (moins de 10 x 15 cm) qui tient bien dans la main, qui se glisse dans la poche ou dans un sac pour faciliter cette insertion — ressassée — de la nouvelle

dans le quotidien fragmenté des lecteurs contemporains. Comme quoi un bel objet peut éventuellement pallier la mise en marché généralement déficiente de la nouvelle chez les grands éditeurs... Le bonheur-du-jour métaphorise bien la forme du recueil, bureau à tiroirs qui sert d'emblème à la collection. Cependant, l'assemblage des parties peut ne pas être d'égal bonheur de lecture, comme chez Brulotte.

Composé de six textes, dont deux plus longs, *Épreuves* exploite des situations effectivement marquées par la notion de passage : celui de la vie (« Légendes d'un album de photos »), du mariage (« Le camion à ridelles »), du temps (« Le sculpteur du temps ») ; « épreuves » également comme autant de défis : comment agir devant la fragilité de l'humain (« Mode d'emploi »), comment survivre au choix de comédienne que fait le réalisateur pour son film (« L'audition »). Ce qui caractérise généralement Brulotte — l'inventivité formelle de son écriture — est à nouveau au rendez-vous : le style particulier du mode d'emploi et la séquentialité combinée au discours intime des légendes d'un album de photos apparaissent d'une rare efficacité. La mise en scène d'une audition, avec les répliques en regard de longues didascalies, reste par contre quasi illisible, la machine étant poussée trop loin. De fait, les nouvelles plus traditionnelles (« Le poète des rues », « Le sculpteur du temps »), dans leur dimension philosophique, sont les plus intéressantes, le procédé n'entravant pas la brièveté constitutive du genre.

RENÉ AUDET

STANLEY PÉAN

Noirs désirs

Leméac, Montréal, 1999, 101 p.

Collection « Des bonheurs-du-jour »

ÉCRIVAIN PROLIFIQUE, notamment pour la jeunesse, et rattaché à la revue *STOP*, Stanley Péan est hanté par le fantastique et les traditions d'Haïti, pays dont il est originaire. Il a publié récemment *Noirs désirs*, recueil de nouvelles inscrit dans la jeune collection « Des bonheurs-du-jour » de Leméac. Onze textes conduisent le lecteur à explorer les sombres méandres de l'esprit humain aux prises avec le vaudou, le fantastique et l'inexplicable.

Certaines nouvelles flirtent avec l'étrange, genre qui profite de la chute finale typique de la nouvelle : la peur

Comme quoi un bel objet peut éventuellement pallier la mise en marché généralement déficiente de la nouvelle chez les grands éditeurs... Le bonheur-du-jour métaphorise bien la forme du recueil, bureau à tiroirs qui sert d'emblème à la collection.

Les sombres méandres de l'esprit humain aux prises avec le vaudou, le fantastique et l'inexplicable



d'une employée qui croit côtoyer dans un ascenseur un tueur en série (« Descendre »), l'influence obsédante d'un père (« Fa'in homme de toé »)... La plupart tiennent cependant du surnaturel, qu'il soit expliqué ou non par le vaudou. Plusieurs textes reprennent le lieu commun du retour des morts ou celui des personnes animées par un esprit mauvais : de la conjointe « intuible », constamment de retour (« Septième anniversaire »), à ce personnage dont le contact provoque une mystérieuse maladie mortelle (« Baiser de mort »). Le recueil se clôt avec la mise en scène amusée du recours au philtre amoureux préparé par le prêtre vaudou (« Noir désir »). Toujours, les situations convoquent le fantastique, avec des personnages mystérieux qui viennent brouiller le quotidien.

D'entrée de jeu, le parti pris « sang et violence » prend à la gorge, tellement la noirceur des textes étonne. Cependant, on a tôt fait de s'y habituer, tous les textes jouant de la variable de l'étrange ou du surnaturel. Dans son emploi de ce genre, quelque peu délaissé aujourd'hui, Stanley Péan sort des tendances intimistes ou impressionnistes fréquentes chez les novelliers contemporains. Un livre divertissant, mais qui ne cause guère de surprises à la longue.

RENÉ AUDET



SUZANNE HARNOIS
L'artiste inconnu
Varia, Montréal,
1999, 221 p.

SUZANNE HARNOIS a d'abord étudié et travaillé dans le monde des arts avant de se tourner vers l'écriture. *L'artiste inconnu* est son deuxième recueil de nouvelles. À travers onze textes, l'auteure met en scène des artistes de tous les âges, de tous les sexes et de tous les milieux. Certains sont sensibles, d'autres malveillants ou pervers. Cha-

que nouvelle nous entraîne dans un univers différent même si le fil conducteur de l'artiste demeure dans tout le recueil. Deux figures se distinguent particulièrement, celle de l'anarchiste et celle de l'artiste solitaire et fermé sur lui-même. D'ailleurs, les nouvelles permettent à Harnois d'exposer ses idées sur l'art contemporain à travers des personnages comme Pauline, qui œuvre dans les graffitis et le tape-à-l'œil, ou Raymond l'ingénieur, qui en vient à la création artistique par ses connaissances scientifiques.

L'art représente une partie importante dans la vie de chaque personnage et leur permet de trouver leur voie ou de se perdre pour toujours. Dans quelques nouvelles, le fantastique fait partie de l'univers de l'artiste. Les textes possèdent une architecture semblable, ce qui donne parfois une impression de déjà lu. L'auteur émaille les nouvelles de pensées philosophiques et de généralités parfois superflues. Par contre, elle dépeint ses personnages en quelques mots suffisants pour en saisir l'essence. Les nouvelles sont bien menées vers une finale en chute qui, sans être éclatante, poursuit le ton général et laisse le lecteur satisfait.

GENEVIÈVE JACQUES

MICHEL DUFOUR
Les chemins contraires

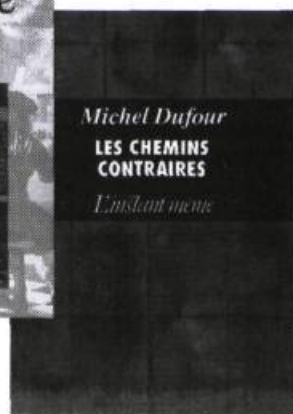
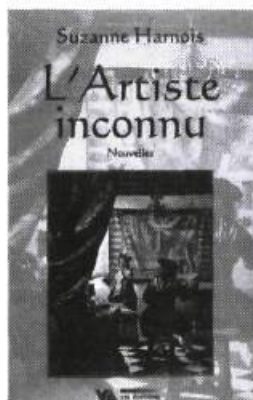
L'instant même, Québec, 1999, 153 p.

NOUVELLIER accompli, Michel Dufour nous offre avec *Les chemins contraires* son quatrième recueil de nouvelles (après *Circuit fermé*, *Passé la frontière* et *N'arrêtez pas la musique !*, tous publiés à l'instant même). Ce recueil apparaît comme le point d'orgue d'un parcours, celui de l'écrivain manipulant

émotions et langage à la recherche de la cohabitation la plus efficace : là où les mots prennent vie et donnent à vivre les épreuves traversées par les personnages.

Quittant complètement le courant fantastique qui avait inspiré les deux premiers recueils, *Les chemins contraires* poursuit le travail d'exploration du quotidien dans les limites du réalisme, de la vraisemblance, avec un souci marqué de donner accès à l'intériorité des personnages. Ces mondes intérieurs que Dufour met en scène ne sont pas ceux, tranquilles, des gens heureux, mais au contraire ceux des esprits et des cœurs tourmentés par le tragique de la vie, mondes intérieurs de gens ordinaires souffrant de leur relation au monde, de leur relation aux êtres. Le bonheur est ici un idéal qui ne réside plus dans le quotidien de ces personnages : le viol, l'inceste, la violence physique et morale, la folie imminente, la mémoire envahissante marquent profondément les mondes intérieurs de personnages qui se présentent au lecteur déchirés et impuissants.

Ce travail sur l'intériorité, sur le malheur de vivre prend la forme de vingt-sept courts textes (trois à six pages) regroupés en sept sections thématiques (l'amertume du passé, la liberté empêchée, la mémoire obsédante...) ; ces sections se terminent chacune par un fragment d'une nouvelle-feuilleton (« Rencontre capitale ») présentant un épisode d'une aventure amoureuse survenue à Québec. Ces épisodes illustrent le thème exploité dans la section à la fois de façon typique, idéaliste et positive (formule qui n'est pas sans rappeler la nouvelle-cadre dans *Insulaires* de Christiane Lahaie et la structuration de *Ce que disait Alice* de Normand de Bellefeuille). Cette structuration, qui s'alourdit d'un niveau supplémentaire avec le regroupement des sections en deux sous-recueils (« La nuit devant soi » et « Détours étourdis »), oblige le lecteur à constamment changer de perspective, celui-ci essayant de saisir comment le texte est lié à son titre, à sa section, à son sous-recueil et au titre du recueil... Hormis cette dimension agaçante, les nouvelles de Dufour apparaissent de façon générale très réussies, quelques-unes moins efficaces étant compensées par d'autres très bien menées. D'une écriture très constante, elles ne sont pas sans rappeler la prose de Bertrand Bergeron : focalisation instable, dialogues intégrés à la narration,



narration interne fréquente, phrases longues semées de virgules. Attentif aux mouvances intérieures et aux émotions des personnages qu'il met en place, Michel Dufour nous présente un recueil d'un grand intérêt, exemplaire de la manière « Instant même » qui se développe depuis plusieurs années après la vague du fantastique-réaliste qui l'a caractérisée à ses débuts.

RENÉ AUDET

PIERRE YERGEAU

Du virtuel à la romance

L'Instant même, Québec, 1999, 93 p.

TÊTE D'AFFICHE DE L'Instant même depuis quelques années, Pierre Yergeau a derrière lui plusieurs ouvrages où fourmillent les sens, les références et les formes. Il travaille notamment la structuration de ses œuvres en adoptant la forme-frontière du quasi-roman (forme très homogène du recueil) : *Tu attends la neige, Léonard ?* est sans doute l'œuvre la plus représentative de cette approche de la narrativité. Malgré un titre laissant présager un essai, *Du virtuel à la romance* s'inscrit franchement dans la fiction ; fuyant les désignations génériques, ce livre refuse la cohésion traditionnelle du roman au profit de nouvelles partageant un même univers fictionnel. Plusieurs personnages évoluent dans la « ville-île », lieu de toutes les expériences, où un quartier a été envahi par des couleuvres géantes qui deviennent une attraction mondiale... C'est dans cette atmosphère que les Mélissa Bridge, Puce, Fleur et Tania, Anabelle Sosostri, Eugène Hyde et Charles Hoffen — les uns sans-abri, les autres profiteurs ou observateurs — vivent à leur façon le quotidien, sans trop remettre en question cette curieuse situation. Cette dimension est probablement la plus caractéristique de l'œuvre de Yergeau : malgré l'absurdité du monde, la violence qui accompagne l'amour et qui caractérise les relations humaines, malgré l'absence de raisons de vivre, de motivations dans cette vision apocalyptique du monde contemporain, tous sont relativement heureux, à tout le moins paisibles. À l'image du *Satiricon* de Pétrone auquel il est comparé (pour sa forme fragmentaire d'abord), *Du virtuel...* présente une quête désabusée du bonheur qui n'est pas triste, mais bien plaisante, grâce à un détachement qui permet aux per-

sonnages de se distancier de leurs problèmes. Il n'est pas question de mettre en place un réalisme à tout prix : le lecteur demeure dans l'ambiguïté à propos du statut de certains personnages, à propos de jeux symboliques à déchiffrer. Les vingt et un textes, regroupés en trois sections, sont encadrés par des citations tirées du *Waste Land* du poète américain T.S. Eliot. Même si l'on peut lire avec bonheur l'œuvre de Yergeau sans connaître ce poème, le lecteur reste étonné du travail intertextuel qui s'y cache — et là réside peut-être la principale richesse du recueil. Des titres des sections à la représentation du chaos du monde contemporain, du travail de collage, d'emprunts (voir les noms de certains personnages) à celui de l'allusion (*From Ritual to Romance* est un essai de Jessie L. Weston sur la légende du Graal, essai qui a inspiré Eliot dans la composition de *The Waste Land*), le lecteur est invité à se muter en détective ou du moins en observateur attentif pour voir, au-delà de fables apparemment banales, comment se construit la littérature, comment l'imaginaire des cultures inspire celle, singulière, d'un écrivain.

RENÉ AUDET

pédagogie en ligne

ANNE-ÉLIZABETH DALQ, ANNICK ENGLEBERT, ÉRIC UYTTEBROUCK, DAN VAN RAEMDONCK ET BERNADETTE WILMET
Lire, comprendre, écrire le français scientifique. Avec exercices et corrigés

De Boeck Université éditeur, Bruxelles, 1999, 503 p.

ON A PEU ÉTUDIÉ les difficultés linguistiques des étudiants confrontés à la lecture d'un texte scientifique. Plusieurs années d'une recherche sur le sujet conduite à l'Université libre de Bruxelles auprès d'étudiants de première année ont donné naissance à cet ouvrage. Les chercheurs ont identifié deux types de difficultés : les premières, liées au lexique, les secondes, à l'articulation logique des textes scientifiques. Ils proposent ici une démarche progressive de lecture qui en tient compte et qui amène l'étudiant à identifier clairement les pièges linguistiques et grammaticaux que recèlent les

textes, en recourant systématiquement à différents outils de référence.

L'ouvrage s'organise en cinq parties. La première comporte dix leçons articulées autour de dix textes scientifiques, suivis chaque fois d'une vingtaine d'exercices à choix multiple où l'on analyse les difficultés du texte. Ces textes sont tirés de revues de vulgarisation scientifique ou de quotidiens. En cinquième partie, les auteurs fournissent un corrigé exhaustif de ces exercices. La deuxième partie, assez originale, présente une « grammaire du texte scientifique » dans laquelle sont rangées par notions (ex. : conséquence, cause, but, etc.) plus de 2000 articulations logiques servant à indiquer les étapes d'un raisonnement et à structurer un texte. Le « lexique des sciences et des techniques » de la troisième partie offre 700 entrées de mots parmi les plus utilisés dans un contexte scientifique, de même que les racines grecques et latines que l'on retrouve dans le vocabulaire scientifique. On a ajouté à cet ouvrage au format déjà imposant une quatrième partie comportant quarante pages d'informations encyclopédiques sur les savants et scientifiques de premier plan susceptibles d'aider l'étudiant dans ses lectures.

Lire, comprendre, écrire le français scientifique sera surtout utilisé pour sa première partie, qui encadre bien le travail de déchiffrement de sens. L'étudiant y est invité, chemin faisant, à consulter les outils fournis, soit les deuxième, troisième et quatrième parties, et à en intégrer l'information. L'approche est progressive, pragmatique et constructiviste : elle plaira tant aux didacticiens de la lecture qu'à son premier public, soit les jeunes lecteurs de textes scientifiques.

MONIQUE LEBRUN

... malgré l'absurdité du monde, la violence qui accompagne l'amour et qui caractérise les relations humaines, malgré l'absence de raisons de vivre, de motivations dans cette vision apocalyptique du monde contemporain, tous sont relativement heureux, à tout le moins paisibles.





élise turcotte
LA VOIX DE CARLA

ÉLISE TURCOTTE
La voix de Carla

Leméac, Montréal, 1999, 95 p.

Les rééditions sont plutôt rares en poésie même si les tirages sont souvent faibles. En rééditant *La voix de Carla* d'Élise Turcotte, les éditions Leméac remettent sur le marché l'un des meilleurs recueils parus dans les années 80, voire un recueil marquants de l'écriture des femmes. Paru en 1987 chez VLB éditeur, ce recueil donne à lire une poésie en prose, dont le style oscille entre le minimalisme de quelques mots et l'amplitude d'une phrase métaphoriquement chargée. Mais *La voix de Carla*, c'est un univers qu'Élise Turcotte construit et déconstruit à chaque poème plaçant ainsi son lecteur dans un mal d'être avec lequel il doit se débattre. Dès les premières pages, la poète pose la problématique du recueil : « La maison, le regard cassé de Carla sur le monde » (p. 8). Cette Carla deviendra le cœur et la voix de cette conscience qui s'éveillera à cette vraie vie qui n'est plus ailleurs, mais qui lui est dorénavant accessible. Un grand recueil, un essentiel pour l'amateur de poésie.

ROGER CHAMBERLAND

HÉLÈNE DORION
Pierres invisibles

Éditions du Noroît, Saint-Hippolyte,
1999, 60 p.

C'EST AVEC *PIERRES INVISIBLES*, paru aux Éditions Tarabuste en France qu'Hélène Dorion a remporté le Prix Aliénor 1999 ; il était donc approprié que les Éditions du Noroît l'inscrive à son catalogue et le réédite. Il y a une certaine félicité dans cette écriture malgré la profondeur des questions qui y sont posées. Le poème est cette pierre que la poète porte en elle, et qu'elle soulève sporadiquement pour soupeser la densité du monde qu'elle symbolise. C'est autour de cette métaphore de la pierre qu'est construit le recueil : « Tu soulèves la pierre/ où se tenait le poème.// Une première étoile se met à briller./ Bientôt le ciel/ entier se déchire : poussière de mots/ amas de pierres minuscules/ qui gravissent la montagne// Tu vois l'arbre/ et la feuille et le bourgeon/ -toutes choses que jamais encore/ tu n'avais vues. » (p. 9). Dès ce poème liminaire, le ton est donné et la poétique mise en place. Cet

éveil de l'autre, ce tu qui devient parfois un nous, débouche sur un nouvel apprentissage de la vie, de l'amour, et d'une dimension inédite de la nature qui a partie liée avec notre présence au monde. Chaque poème ici se suffit à lui-même, mais s'inscrit aussi dans une synergie métaphorique avec les autres de sorte que chaque lecture se nourrit de la précédente, comme chaque poème se nourrit des autres poèmes. *Pierres invisibles* : une poésie accomplie, une parole qui habite son lecteur. Dorénavant vous pousserez toutes les pierres avec votre pied à la recherche du poème perdu...

ROGER CHAMBERLAND

JACQUES OUELLET

Ce que nous tenons à distance

Éditions du Noroît, Québec, 1999, 85 p.

C'EST D'ABORD par l'impression d'une voix murmurée, infailliblement tranquille, qu'on entre dans le quatrième recueil de Jacques Ouellet, *Ce que nous tenons à distance*. On entend la parole d'un je lyrique effacé, pour ainsi dire, au profit d'une deuxième personne témoin, comme le discours sincère et bienveillant qu'on ferait à un enfant. Cette part exprimée de l'expérience vécue chapeaute le recueil en le dotant d'une grande profondeur.

La blessure intransigeante et inévitable de l'humain se montre, entre autres, à travers la fragilité, souvent indésirable, souvent imperceptible, des certitudes. « Là où tu croyais embrasser / le vent te souffle / la montagne s'estompe / la couleur de l'eau s'engouffre / vers des profondeurs que tu redoutes / un pressentiment si fort / qu'il te distrait de ta quête » (p. 9). La croyance ou l'espérance d'une vie étale et sans faille se termine, ici, par son envers, par le fait implacable de la déchirure, de l'insoupçonnée déchirure plutôt racontée d'un poème à l'autre qu'éprouvée d'urgence. L'équilibre est précaire le long de cette frontière traversée en une seconde, en un geste, en un tout petit inattendu : « sous l'étréoussure d'un pont / le torrent réclame une issue » (p. 34). Les certitudes sont constamment ébranlées et la réalité de ce renversement provoque la sensation vive de savoir. Réalité qui retient l'homme dans une perpétuelle hésitation et qui le place entre passé et présent, entre souvenirs et moment réel.

JOSÉ ACQUELIN

Là où finit la terre

Les Herbes rouges, Montréal, 1999, 110 p.

EN PUBLIANT *Là où finit la terre*, aux éditions des Herbes rouges, José Acquelin confirme son importance en poésie québécoise et apparaît comme une figure nouvelle sur laquelle il faudra désormais compter. On pourrait le qualifier de poète du quotidien exacerbé, entendu ici comme celui qui regarde le monde et ceux qui l'habitent comme des curiosités dont la réalité ne tient qu'à la relation qu'ils entretiennent avec leur environnement. Recomposez la nature de ces relations et vous obtiendrez une réalité de poète, une réalité acqueline : « j'ai mis ma tête dans une mangeoire d'oiseaux/ j'ai compris pourquoi je ne savais pas voler :/ j'avais les yeux plus grands que le ciel » (p. 52).

Acquelin se fait tantôt observateur, tantôt il se place au cœur du monde qu'il observe, mais peu importe où il se place, il sait maintenir cette distance critique avec laquelle il contemple et interprète l'univers qui l'entoure. Cela nous donne de belles envolées lyriques, des réflexions dont la profondeur nous renvoie à une certaine métaphysique du texte, mais aussi, malheureusement, des poèmes pas aboutis qui distraient le lecteur et diluent le propos. Quoi qu'il en soit, ces scories sont peu nombreuses et n'invalident en rien la pertinence de ces textes.

ROGER CHAMBERLAND

j'ai mis ma tête dans une mangeoire d'oiseaux
j'ai compris pourquoi je ne savais pas voler

On demeure incertain, irrésolu à cause de cette mémoire tenace qui rappelle sans cesse les nombreux espaces d'ombre. On veut fuir ou rester et l'on se contente d'attendre. Cette attente, qui semble être le résultat ou le pivot d'une vérité humaine, se mêle à la notion de distance. La distance, lieu commun d'avec toute chose, en plus de ramener à soi et de marquer l'éloignement du monde, précise l'indécision. Elle point n'importe où, irréparable. On se sent éloigné de tout, « étrangers parmi les chaises de parterre » (p. 48), enracinée, immobile dans cette attente.

Et le temps passe, forcément, dans son destin de continué fugitif, dans son opération ininterrompue. Alors la voix poétique chuchote à l'enfant (grand ou petit, imaginé ou senti) la nécessité de faire fi du temps, de son inquiétante lourdeur. Elle souffle à l'oreille, avec une certaine neutralité, une certaine retenue, l'ampleur des entours quotidiens, de « l'immédiateté du néant / l'infinité d'une joie » (p.42). Les mots sont sans éclat, dépourvus d'exaltation ; ils sont lents, retournés, eux aussi, à cet esprit d'attente. Le recueil confine au silence, convie le lecteur en catimini. Le poème est une invitation sage et calme, sans mouvement, à poser le regard sur chaque chose, à reconnaître l'œuvre quotidienne et, par corrélation, le fait que l'on vient, nonchalant, à s'en désintéresser. C'est cela qui importe : l'interminable et multiple présence, toujours renouvelée, du quotidien et de ses manifestations : « dans la distance / tout promet tout ment » (p. 78).

JULIE DORVAL

HÉLÈNE MONETTE

Le blanc des yeux

Boréal, Montréal, 1999, 146 p.

Ceux qui avaient aimé *Plaisirs et paysages kitsch* en 1997 ne seront pas déçus par *Le blanc des yeux* que publie les éditions Boréal. Livre hybride s'il en est, où la prose se mêle à la poésie, *Le blanc des yeux* reconduit une expérience du monde qui oscille entre le bonheur mélancolique et la conscience malheureuse : « Les jours sont encrassés comme l'ennui // la dérision s'est emparée du réchauffement des glaciers / faites-moi grâce de tout ce qui n'est pas conforme à ce diktat » (p. 60).

Monette se fait la mauvaise conscience de notre postmodernité et réactive le procès d'une société soumise aux règles de la conformité, de la violence en douce et de l'aliénation. Son discours est celui de la dérision et soutient un regard qui, malgré la déréliction du monde, sait encore s'émerveiller parfois d'un geste d'amour ou du passage des heures. Ces moments, peu nombreux, représentent les seules échappées viables dans tout ce constat d'échecs où les valeurs essentielles ont été détournées de leur fonction première. L'auteur du *Blanc des yeux* sait trouver les formules-chocs, les expressions justes et sait traduire aussi bien par la prose que par la poésie, la complexité d'un univers qui lui semble d'entrée de jeu hostile. Le titre du recueil souligne à lui seul la problématique de l'ensemble, à savoir que le regard du poète est ramené au blanc originel, à celui qui existe sans sa couleur centrale à travers laquelle la perception du monde gagne en nuances ce qu'elle perd en densité. Hélène Monette a fait le choix d'assumer la vigie de cette réalité qu'elle observe avec lucidité et dont elle dresse le constat avec la sincérité de celle qui prend le risque de dire la vérité, toute la vérité. Lecteur, pourras-tu accepter de considérer que la vie soit ailleurs, comme le suggérait Rimbaud il y a plus d'une centaine d'années.

ROGER CHAMBERLAND

recits... onlini...

MARIE-CLAIRE CORBEIL

Tess dans la tête de William

Triptyque, Montréal, 1999, 92 p.

ÉCRIVAINNE DE TALENT, attentive au pouvoir des mots, Marie-Claire Corbeil demeure encore aujourd'hui peu connue. Dans ses précédents ouvrages, jouant de la frontière entre poésie et prose (*Inlandsis*, 1987, *Tara dépouillée*, 1994), elle cisèle le langage avec minutie, évitant la surcharge discursive, le flot des paroles qui viendrait trop dire. C'est dans cette voie que s'inscrit *Tess dans la tête de William*, un court « récit » où la narrativité se joint à l'écriture auparavant plus poétique. Elliptique, ce texte est profondément lié au parcours intérieur du protagoniste, William. Exilé aux limites du Québec et du Labrador, entre Blanc-Sablon et Red Bay, ce dernier tente de se recompo-

ser, de retrouver un équilibre. Déchiré par son passé, il erre sur les rives du détroit de Belle-Isle avant de revenir vers la ville, lieu où il retrouvera Tess, sa compagne, celle qui l'a hanté pendant son exil.

Présenté comme la « suite symbolique » du recueil de prose poétique *Inlandsis* (quatrième de couverture), *Tess dans la tête de William* semble effectivement jaillir de la matière présente dans cette première œuvre. Composé de trois sections — « Inlandsis » (qui désigne un glacier continental des régions polaires), « Ville » et « Falaise » —, le recueil met en scène tour à tour un homme agonisant sur l'inlandsis, l'humain au cœur de la ville rébarbative et une femme dans une maison ancrée à une falaise sur le bord de l'océan. C'est de ce triptyque a priori peu unifié que naît *Tess...*, dont il récupère les lieux, les motifs (les livres, la souffrance) et l'écriture. Narrativisée, la quête d'identité d'abord exploitée dans *Inlandsis* s'inscrit ici dans un carnet à deux voix, celle de William exilé, qui rapporte ses réflexions, ses angoisses, et celle de Tess, qui complète selon son point de vue le carnet d'exil de William (ce que le lecteur comprend grâce à une remarque dans l'épilogue). C'est donc par cette forme du discours intime, le carnet, que nous parvient le cheminement intérieur de William, tel que commenté et complété par Tess. Lieu du langage, le carnet soumet l'exigence de la narration à celle de l'expression : William, allant d'anse en anse, nomme les lieux, les oiseaux, la végétation, s'appropriant cette réalité comme il voudrait circonscrire ses propres émotions, son univers intérieur. Marqué par le passage de l'inlandsis, le paysage témoigne de son passé, présentant ses stigmates et ses fossiles. Arpentant son passé aride et obscur, William nomme sa douleur au fil de son cheminement, scandé par les noms de lieux (L'Anse-Amour, L'Anse-au-Diable, L'Anse-au-Clair, tous de véritables toponymes). C'est sur l'écriture, sur le travail d'appropriation par le langage que se construit cette œuvre forte, peu conventionnelle mais d'un grand pouvoir évocateur.

RENÉ AUDET

Les jours sont encrassés comme l'ennui la dérision s'est emparée du réchauffement des glaciers



HÉLÈNE MONETTE

ALISON LEE STRAYER

Jardin et prairie

Leméac, Montréal, 1999, 256 p.

JARDIN ET PRAIRIE, récit d'Alison Lee Strayer, aborde le thème du passage en opposant d'abord l'Est à l'Ouest, Montréal à Regina, mais aussi l'enfance à l'âge adulte, par le biais des difficiles rapports intergénérationnels entre une femme, sa mère et sa grand-mère. Le travail réflexif de la narratrice s'articule autour de l'agonie et de la mort de sa grand-mère, événements qui la ramènent dans l'Ouest. Le deuil que vit cette jeune femme s'accompagne d'une prise de conscience aiguë de son rapport à sa propre mère. Ce rapport est de plus médiatisé par la découverte d'un album photographique témoignant de la vie de son aïeule aux États-Unis. Pour la narratrice, qui a refait son existence en allant toujours plus à l'est, ces souvenirs ont valeur de voyage initiatique à rebours. Il s'agit d'une prise de conscience de sa propre identité et de la manière dont l'espace modèle la façon de percevoir le monde. Il est d'ailleurs fait mention à quelques reprises d'événements politiques récents, comme le référendum de 1995, qui donnent des assises concrètes à cette dichotomie est-ouest. La réconciliation finale, mais tacite, avec sa mère confirme que ce voyage, de la prairie au jardin, s'achève et que la narratrice a atteint la maturité et, au moins pour un temps, la sérénité.

L'écriture de Strayer paraît fortement marquée par l'œuvre de Gabrielle Roy, d'ailleurs fréquemment citée dans ce récit. Il faut ajouter que cette influence est bien assimilée par l'auteure. Son style tout en nuances confère à la fois nostalgie et portée symbolique aux images de l'exil, du deuil difficilement assumé et de la lente remontée vers l'autonomie de la protagoniste.

GEORGES DESMEULES

GEORGES ANGLADE

Les blancs de mémoire

Boréal, Montréal, 1999, 227 p.

LA MEILLEURE DESCRIPTION, la meilleure critique que l'on puisse faire des *Blancs de mémoire*, Georges Anglade les fait lui-même dans son texte d'ouverture intitulé « De la lodyans

comme genre à haut risque de la miniature et de la mosaïque ». Il y présente la lodyans comme une des réalisations principales de la culture haïtienne, comme l'expression par excellence du romanesque du peuple haïtien. Ce genre, né au confluent de l'oralité et de la littérature, prend son point de départ dans l'actualité, voire le fait divers, et le quotidien ; la fiction s'en empare ensuite pour l'amener à des « rêves d'échappées » (p. 9). Les lodyans sont des histoires courtes et, pour Anglade, c'est l'histoire elle-même qui commande sa longueur : « De la plus courte à la moins courte, chacune d'elle est finie dès que lui rajouter un mot la surchargerait comme une carte de plus surcharge un château de cartes à le faire tomber, et en enlever un en ferait effondrer la construction » (p. 10). C'est ainsi que sont faites les lodyans des *Blancs de mémoire* : leur densité est idéale pour toucher la cible. De plus, c'est bien leur but. Anglade remarque la subversion inhérente à ce genre littéraire (ou oral) et se souvient que dans son enfance c'était le mot « tirer » dans la locution « tirer une lodyans » qui le frappait, lui faisait penser à « dégainer », à « faire feu ». Enfin, il n'est pas le seul à croire au caractère subversif de la lodyans car, sous la dictature des Duvalier, les tireurs et tireuses de lodyans ont été réduits au silence. Depuis, le genre revit peu à peu et le recueil d'Anglade pourrait lui permettre d'être enfin reconnu.

Anglade voit son recueil comme une mosaïque formée de miniatures ciselées. C'est tout à fait réussi. Chacune des trente-quatre lodyans du recueil semble une petite anecdote indépendante, un petit cliché d'un des multiples visages d'Haïti. Pourtant, il suffit de reculer d'un pas pour embrasser toute la mosaïque et que les blancs qui restent entre les textes soient comblés par leur force d'évocation. Cette mosaïque est construite en trois tableaux qui se répondent magnifiquement et qui, vu l'importance du thème de la mémoire, renvoient à trois périodes de la vie du narrateur-personnage : Quina (le village de l'enfance), Port-aux-Morts (Port-au-Prince sous la dictature) et Nèdgé (l'exil à Montréal). Quant à l'écriture d'Anglade, elle est à la hauteur de son idée de la lodyans : pas un mot n'y est de trop. *Les blancs de mémoire* n'est peut-être pas un incontournable, mais il est sans contredit une lecture qu'on ne peut pas regretter.

NADIA BEAUDOIN

PIERRE PERRAULT

Le mal du Nord

Vents d'Ouest, Hull, 1999, 380 p.

Collection « Passages / récit »

COMMENT PARLER d'un tel livre, comment résumer toute une vie, toute une parole sans sitôt la trahir, sans sitôt la réduire à ce qu'elle n'est pas ? Dire que *Le Mal du Nord* prend source dans des notes de voyage écrites lors d'un séjour sur un brise-glace qui mena Pierre Perrault de Québec à Nanisivik, dire que ces notes interrogent le Nord, mais qu'elles parlent aussi du fleuve et des gens qui l'aiment et l'ont aimé, c'est peu, trop peu. Mais alors que dire sinon tenter de nommer le Nord...

Lorsque la solitude des glaces pèse, lorsque les lieux s'ennuient, demandent à être occupés — eux d'habitude si sauvages —, il arrive que le Nord appelle, exige, commande à l'homme de partir, d'aller au plus loin, vers lui, vers « le fin bout de l'infini », écrit Perrault. *Le Mal du Nord* : quelque chose là, en creux, comme une absence, lorsque la présence ne suffit plus. Un désir pur, sans objet. Le Nord appelle, certes, mais est-ce à lui seulement que le départ sans fin répond, n'est-ce pas plutôt à la folie que comporte tout « là-bas », c'est-à-dire à la transcendance, à l'absolue disparition des repères. « Je cherche un iceberg comme une ville sainte dans le désert où vivent les sarcophages, où dorment les écritures, où s'accumulent les siècles. En silence ! » (p. 250). Il est des amours négatives comme des théologies, ainsi l'homme et le Nord, qui ne s'abordent que par voie d'inconnu, de mystère, de secrète dépossession. Perrault le sait, interrogeant l'espace comme d'autres questionnent Dieu, en attente de la même réponse : l'écho des vides qui toujours renvoie à soi, à sa propre ignorance. « Chacun cherche un passage pour justifier son passage » (p. 33), écrit le poète en une parole aussi simple que l'horizon, ennemie des discours parce que humblement soumise au dire du dehors. Le pôle aimante l'homme, qui alors s'échange contre l'entièreté de sa soif : tout le savoir contre un désir, celui de savoir désirer. Même le Nord, surtout lui, l'inhabitable qui sonne comme cet autre inconnu : la mort. À la fin, l'expérience de Perrault rejoint son étymologie, c'est-à-dire le latin *experiri*, d'où vient aussi le verbe *périr*, aller à travers, « chercher un passage », dirait-il. Voilà, on s'arrête,

La réconciliation finale confirme que ce voyage, de la prairie au jardin, s'achève et que la narratrice a atteint la maturité et la sérénité.

autrement ce texte deviendrait un hommage et Perrault, l'homme, mérite mieux que cela : c'est une mémoire qu'on lui doit. « Qu'on se le dise, nous sommes quelque chose de plus que chacun de nous, quelque chose comme un fleuve » (p. 71).

MARILOU STE-MARIE

romans *online*

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

Garage Molinari

Québec / Amérique, Montréal, 1999, 259 p.

JÉRÔME RÊVE d'une autre réalité. Mais le décès de sa mère vient tout chambouler. N'ayant jamais eu de père, lui et son petit demi-frère Jules deviennent alors orphelins. Pour le cadet, les temps sont durs. Plus question de vieillir. De son côté, Jérôme doit dorénavant apporter du pain sur la table. Il trouve du boulot au garage de l'énigmatique monsieur Molinari. Et il y a Joëlle, l'amoureuse de Jérôme, la voisine généreuse. Avec elle, les deux orphelins forment une pseudo-famille qui habite au cœur d'un quartier pauvre. Ils y rencontrent, au fil des jours, des gens porteurs de joies, de peines, de questions, de souvenirs, de vérités, de douleurs et de sourires.

Ce roman exquis se compose d'une quarantaine de tableaux brefs où Beauchemin nous invite à accompagner Jérôme dans une quête du bonheur débordante de fraîcheur et de simplicité. Dans un langage candide qui regorge de jeux de mots, de métaphores et de brillantes découvertes, l'auteur nous présente un monde où s'entrecroisent des éléments surréalistes, tels que des arbres qui applaudissent par exemple, et des observations sur des sujets aussi profonds qu'actuels, comme l'euthanasie. Dans un style qui n'est pas sans rappeler le remarquable premier roman de Sylvain Trudel, *Le souffle de l'armattan*, Beauchemin fait preuve d'un talent et d'une ingéniosité qui procurent un plaisir constant au lecteur. En dépit de quelques entorses à la ponctuation, pour les dialogues notamment, son écriture s'avère impeccable. L'ensemble constitue une œuvre fort homogène ; non seulement rien de superflu n'entache le récit, mais on se prend à en vouloir davantage. Dire que l'auteur hésitait à poursuivre sa démarche entreprise dans *Comme enfant je suis cuit...*

L'interaction entre les personnages s'inscrit dans une perspective nettement optimiste qui donne beaucoup de place à l'entraide et au souci de l'autre. La variété des thèmes abordés, tels que l'amour, la vieillesse, Dieu, l'altruisme ou la jalousie, trouve son dénominateur commun dans la recherche du mieux-être chez les démunis.

Sur un ton sans prétention, Beauchemin réussit à nous offrir des gerbes d'espoir. Son personnage principal a soif d'idéal et ne se laisse pas arrêter par les vicissitudes d'un monde qu'il ne trouve pas terre, comme trop de gens, mais au contraire généreux et toujours étonnant. En évitant les écueils de la facilité et des clichés, l'auteur présente une conception enthousiaste de l'existence et insiste pour en explorer les beautés, sans que cela ne devienne irritant pour autant. Il s'agit là d'un rare exploit, puisque la littérature offre peu de héros épris d'utopie, d'hommes et de femmes comme Jérôme et Joëlle qui affichent ouvertement leur confiance en l'avenir. D'ailleurs, quiconque les tournerait en dérision admettrait de façon flagrante un manque de talent pour le bonheur. Ceci dit, les rabat-joie n'ont qu'à bien se tenir. *Garage Molinari* constitue un magnifique rayon de soleil.

PHILIPPE GARON

FRANÇOIS BARCELO
Moi les parapluies...

Gallimard, Paris, 1999, 279 p.
Collection « Série noire »

LA GRAND-MÈRE de Normand Bazinet, un gamin de dix ans plus petit que la moyenne, est retrouvée assassinée sur son lit d'hôpital, un parapluie enfoncé dans la gorge alors qu'elle était déjà mourante. Le premier hic, c'est que le petit Bazinet était seul dans la salle de bains de la chambre quand le meurtre a été commis. Le jeune est donc traduit en justice, inculpé du meurtre de sa grand-mère qu'il n'aimait pas et interné dans une maison de redressement jusqu'à ses dix-huit ans.

À sa sortie de prison, Bazinet ne va nulle part et tente même d'en finir avec la vie jusqu'à ce qu'il décide de retrou-



ver le vrai coupable du meurtre qui lui a fait perdre les plus belles années de sa jeunesse. Avec l'aide de l'inspecteur Clément, notre nouveau héros tente d'élucider ce crime qui aurait pu rapporter gros à bien des membres de la famille, dont ses propres parents. Car la vieille a laissé un héritage de quelques centaines de milliers de dollars, ce qui est beau-

coup d'argent dans les années 1970. Ce polar paraît cependant bizarre, puisque rien, ou presque, ne dérange le jeune Bazinet. Accusé de meurtre, il purge sa peine sans clamer haut et fort son innocence. Sorti de prison, il tente de se suicider alors qu'aucun signe ne laissait présager un tel comportement aux yeux de sa famille et du lecteur, qui ne s'explique pas, non plus, l'envie folle de tuer sa propre mère pour des raisons qu'il faut taire afin de ne pas dévoiler le dénouement de l'histoire. Bref, ce qui s'annonçait un excellent roman policier se transforme en un polar tout à fait ordinaire. Il faut dire que l'écriture de Barcelo réussit toutefois à susciter l'intérêt par sa vivacité et sa belle fluidité. Comme il arrive souvent dans les romans policiers — et Barcelo n'y échappe pas —, on se perd dans une foule de détails et dans une intrigue amoureuse surchargée, voire inutile.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

Ce roman exquis se compose d'une quarantaine de tableaux brefs où Beauchemin nous invite à accompagner Jérôme dans une quête du bonheur débordante de fraîcheur et de simplicité.



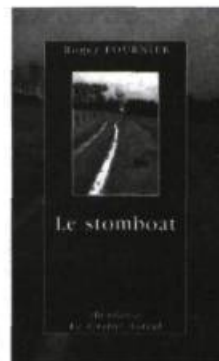
JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

ROGER FOURNIER
Le Stomboat

VLB / Castor Astral,
Montréal / Bordeaux
1999, 139 p.

QUINZIÈME ROMAN de Roger Fournier, *Le stomboat*, déformation de *stone boat*, un assemblage de madiers tiré par des chevaux dont on se servait pour ramasser les roches dans les champs de labour, clôt le cycle de la Sawinne, cette Métisse née d'un adultère.

Après la mort de son père Josué, qui s'est suicidé en compagnie de son frère, la Sawinne a hérité de son bien, une immense terre dans la paroisse de



Saint-Anaclet, dans le Bas-du-Fleuve. Elle entretient une relation secrète avec Martial, un cultivateur voisin, malheureux en ménage. Survient Renaud, son demi-frère, que sa mère a amené vivre avec elle, après l'affront que lui a fait subir son mari Josué. Ce fils légitime

revendique une part de l'héritage et a juré de se venger : il tient la Sawinne responsable de sa vie gâchée avec une mère acariâtre et blasée. L'arrivée inopinée de la seconde épouse de Josué lui permet d'assouvir sa vengeance. Renaud, sur les conseils de sa complice, se lance dans une entreprise de séduction qui le conduit au meurtre de la Sawinne dont il transporte le cadavre sur le stomboat pour l'enterrer près du tas de fumier.

On reconnaît ici le monde de violence familial à Roger Fournier. Qu'on se rappelle, par exemple, *La marche des grands cocus* (1972) et *Le cercle des arènes* (1982). Les relations humaines sont tout aussi tendues que dans les œuvres précédentes et le sexe y est toujours aussi déterminant. Les personnages de Fournier sont souvent incapables d'aimer même s'ils sont attirés — c'est un euphémisme — par l'acte sexuel. Sans être une œuvre transcendante, *Le stomboat* se lit bien mais n'a rien de la force troublante de *Kamouraska* d'Anne Hébert, par exemple, où les passions se déchaînent avec autrement plus de vigueur et d'intérêt.

AURÉLIEN BOIVIN

GILBERT SINOÛÉ L'enfant de Bruges

Gallimard, Paris, 1999, 426 p.

LA PREMIÈRE SCÈNE, une dague fichée entre les omoplates d'un quidam, à Florence, en 1441, annonce les couleurs de *L'enfant de Bruges*. Jan, fils adoptif au même prénom que le grand peintre flamand Van Eyck, découvre chaque jour les mystères de la « cathédrale » de l'artisan du retable de *L'agneau mystique*, qui utilise un procédé nouveau pour ses créations. Alors qu'un célèbre orfèvre florentin tente de terminer son œuvre malgré les menaces de louches individus, la rencontre d'un prélat aux prises avec les conclusions du concile qui séparent Byzance de Rome crée des remous qu'un tueur en série amplifie par son côté énigmatique et récurrent. Le maître, lui aussi victime des malfrats, vandalisé et malmené, rend l'âme dans des circonstances peu claires. Désormais seul, l'enfant est dans la mire, confronté à une conspiration inqualifiable. Un sergent juré — détective de cette époque — essaie de dénouer les fils entremêlés de l'écheveau et met sous sa protection le jeune homme terrorisé. Tout en fouillant les pistes susceptibles d'aboutir à une conclusion éclairante, le romancier, comme à son habitude, tire profit des faits historiques pour broser un tableau d'ensemble du début du XV^e siècle.

Romanesque à souhait, le récit bien documenté décrit sans ostentation aussi bien les gens du domaine artistique et leurs œuvres que l'atmosphère qui peut prévaloir en ces temps : Sinoué fait ressortir en conséquence la bêtise qu'engendre tout ce qui ressemble à l'intolérance. Il faut souligner que la langue pleine d'images permet de visualiser pour ainsi dire les plus célèbres ouvrages des grands maîtres italiens ou flamands. Échafaudés avec finesse, les pôles de l'escroquerie et du fanatisme donnent du relief à la fraîcheur et à l'attachement quasi exceptionnels entre des êtres épris d'un même idéal. En un mot, les mystérieux événements troublants retiennent l'intérêt jusqu'au dénouement où, enfin, le « Grand Secret » est révélé dans sa parfaite limpidité surprenante.

YVON BELLEMARE

NEIL BISSOONDATH Tous ces mondes en elle

Boréal, Montréal, 1999, 386 p.

LE DERNIER ROMAN de Neil Bissoondath, *Tous ces mondes en elle*, s'ouvre sur le départ de Yasmin, une présentatrice de nouvelles dans la quarantaine, pour les Antilles, où elle est née. S'y rendant afin de répandre les cendres de sa mère décédée quelques jours plus tôt, elle y fait connaissance avec la famille de son père, assassiné alors qu'elle était toute petite. Cyril, Penny, Amina, la bonne vont lui permettre de réécrire ses souvenirs en lui relatant ses origines, la forçant à réinterpréter l'histoire familiale qu'elle s'était toujours racontée. Parallèlement à cet apprentissage, le monologue ininterrompu de sa mère et les retours que Yasmin fait sur elle-même enrichissent la trame narrative du roman.

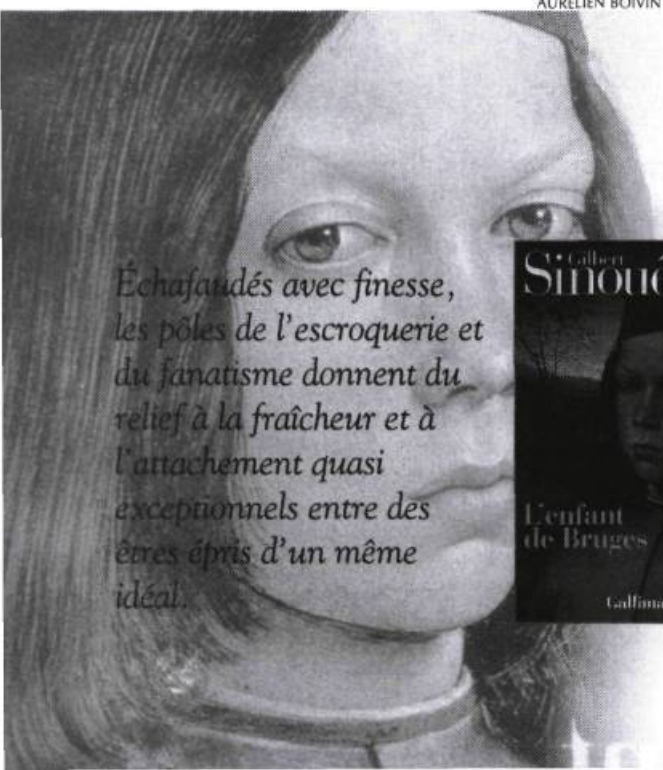
Contrainte par les événements à plonger dans un passé oublié, Yasmin est confrontée aux siens, à son appartenance à un monde à peu près inconnu. Éloignée de la glorification des souvenirs, cette œuvre fragmentée montre bien l'incommunicabilité entre les personnes, les représentations différentes qu'elles peuvent se faire des mêmes événements. Rappelant sans cesse les enjeux de cette quête identitaire qui n'en est pas vraiment une (Bissoondath prône la diversité des influences sur le caractère des personnages), les allusions au silence et à la parole, à la lumière et à l'obscurité sont omniprésentes, tout comme les références à Icare... Celui qui cherche trop se brûlera les ailes.

Tous ces mondes en elle est un roman fort intéressant, non seulement par sa structure, qui permet de mettre en relation les perceptions des acteurs de l'histoire, mais aussi en raison du style de Bissoondath. Le lecteur ne peut s'empêcher d'être impressionné par la poésie sobre, les métaphores abondantes et la justesse du ton de cette œuvre qu'on parcourt doucement et, en même temps, trop vite, au rythme des confidences de l'un et de l'autre. Assurément, voilà un roman qui reste en mémoire, qu'on a envie de relire pour plonger encore une fois dans la reconstruction ou, dirait plutôt Bissoondath, dans la déconstruction de l'identité de Yasmin.

ANNIE HUDON



NEIL BISSOONDATH



Échafaudés avec finesse, les pôles de l'escroquerie et du fanatisme donnent du relief à la fraîcheur et à l'attachement quasi exceptionnels entre des êtres épris d'un même idéal.



BARRY UNSWORTH

Un été en Italie

Albin Michel, 1999, 264 p.

LA DOLCE VITA qu'évoque *Un été en Italie* serait au rendez-vous sans les emmerdes provoquées en cascade par le simple écroulement d'un mur. Dans la campagne italienne de l'Ombrie aux paysages fabuleux se trouve rassembler dans le confort pantouflard une petite société des nations. Anglais, Allemands, Américains partagent dans leur résidence de vacances le pittoresque des lieux avec d'autres Italiens transplantés, à un jet de pierre d'Assise. Seule une famille de paysans établie là depuis longtemps marque hostilement ses distances avec tous ces étrangers venus profiter du climat de la montagne. Cette galerie cosmopolite bourrée de préjugés inviolables remue ciel et terre pour retrouver un certain équilibre brisé par les vicissitudes de la vie.

Unsworth, tel le Peter Mayle d'*Une saison en Provence*, peint avec finesse les comportements de cette faune aux allures de nouveaux riches. Toujours avec l'élégance et l'humour typiquement britanniques, érudit et fin connaisseur par surcroît des environs du Pérouse archéologique, le romancier, résidant lui aussi dans cette campagne ombrienne, relève les inévitables travers des uns et des autres en mettant en évidence l'escroquerie de profiteurs faussement amènes tout en amplifiant au passage les façons de faire bien caractéristiques de la mentalité italienne. Par un habile procédé, il sait mettre en lumière le passé des protagonistes nouvellement implantés sur les flans des collines : l'odeur de la trahison embrouille alors les parfums des montagnes. Sorte de comédie humaine menée tambour battant, ce récit amuse par sa légèreté même si les situations demeurent dramatiques.

YVON BELLEMARE

ARTHUR GOLDEN

Geisha

JCLattès, Paris, 1999, 525 p.

LES MÉMOIRES de Nitta Sayuri montrent à quel point *Geisha* est un ouvrage construit dans le but évident de révéler les dessous d'une vie de jeune fille au destin peu ordinaire dans le Japon de l'époque qui entoure la Seconde Guerre mondiale. Véritable document d'histoire d'une existence vouée aux apparences de l'amour, aux plaisirs constants de charmer les hommes avec une dignité aux prescriptions strictes, les dires de cette spécialiste de l'illusion n'interdisent pas pour autant la description d'un milieu louche aux comportements curieux. Née dans un petit village perdu au bord de la mer, naïve mais dégourdie, elle jette l'ancre enfin, après un voyage initiatique des plus mouvementés, à Gion où elle découvre, à la fois bouleversée et fascinée, le monde mystérieux des geishas et des maisons de thé. Littéralement métamorphosée par une espèce de noviciat rigoureusement encadré de rites spécifiques, elle parvient à se hisser au rang des vingt plus grandes geishas de Gion grâce à son talent agréablement secondé par une beauté qui émerveille. Elle côtoie donc des grands de ce monde qui l'apprécient selon des critères qui flattent leur ego ou alimentent leurs fantasmes. Les effets pervers de la guerre sont terribles, on s'en doute, mais une fois la « vallée de ténèbres » passée, la renommée geisha retrouve son univers, et sa destinée prend alors une orientation irrémédiable.

À travers tous les méandres plus ou moins tortueux de la vie de Sayuri se déroule une histoire d'amour racontée avec les nuances psychologiques souhaitées. Il faut dire que le monde des geishas, peu connu des Occidentaux, n'est pas sans rappeler une sorte de proxénétisme aux contours certes vaporeux, mais non moins avilissants pour celles qui sont l'objet d'un marchandage établi comme un a priori. Enfin, la langue imagée où la comparaison joue un rôle déterminant suggère des tableaux avec une palette de couleurs telle que Steven Spielberg travaille à projeter le tout sur le grand écran.

YVON BELLEMARE

ANIK TREMBLAY

La musique revient toujours

Balzac-Le Griot éditeur, Montréal, 1998, 124 p.

LA MORT DE PAULA, la mère de Claudine, ramène un homme que la jeune femme avait voulu oublier : son père, Antoine Racine, disparu depuis vingt ans, mais avec qui Claudine ne désire point renouer. Destabilisée par ce retour inattendu, elle peut compter sur l'appui indéfectible de son frère Paul. C'est toutefois avec un homme dans la soixantaine qu'elle se verra renaitre. Cette renaissance est toute passagère puisque Charles, après l'avoir initiée à la poésie, l'abandonnera lui aussi. À partir de ce moment, Claudine, pianiste tout comme l'était son père, mais douée d'un talent qu'il n'a jamais pu égaler, ne se consacre plus qu'à la préparation d'un concours de très haut niveau. Son ardeur au travail, nettement excessive, la pousse à la maladie.

La musique est, comme le titre l'indique, au centre de ce roman qui exploite encore le thème de la difficulté des êtres à communiquer. Tremblay dévoile les états d'âme de ses personnages, ce qui permet de découvrir peu à peu toute la détresse qui les habite. Pour Claudine, la musique, tout comme la poésie pour Charles, semble correspondre à un absolu qui contribue à son épanouissement. Dans les faits, ces formes artistiques se révèlent, pour ces deux êtres fragiles, des refuges quasi hermétiques qui conduisent à l'isolement. Ici, l'art, qui peut s'avérer une véritable ouverture sur le monde, devient, au contraire, une porte close servant à camoufler le mal de vivre. Il ne peut donc guérir complètement les blessures causées par l'abandon du père ou combler totalement l'absence de l'amant. Malgré toutes ses vertus, l'art n'est pas une panacée.

Les chapitres courts et le style dépouillé de l'auteure, en dépit de nombreuses citations qui viennent parfois alourdir le récit, assurent un rythme soutenu à l'ensemble. Voilà un premier roman qui, de manière implicite, invite le lecteur à méditer sur le fait que même les plus grandes passions ne justifient pas l'éloignement d'un certain équilibre. Une fois cette vérité saisie, la musique peut enfin revenir, de même que la poésie.

JEAN-DENIS CÔTÉ



La musique est, comme le titre l'indique, au centre de ce roman qui exploite encore le thème de la difficulté des êtres à communiquer.

MICHEL-E. CLÉMENT

Phée bonheur

Triptyque, Montréal, 1999, 281 p.

MICHEL-E. CLÉMENT a travaillé pendant vingt ans à la SRC avant de plonger dans l'univers de l'écriture romanesque. Il compte déjà deux romans à son actif et ce troisième, *Phée Bonheur*, constitue le début d'une série à venir. Durant la Deuxième Guerre mondiale, le soir de Noël, un incendie ravage le magasin général de Phée, la boulangère. Les habitants du village de Saint-Piedmont se tiennent les coudes pour vaincre le feu pendant que Phée met au monde le petit Caius. Le nouveau-né, ébloui par le dernier éclat de l'incendie, rit au lieu de pleurer.

Tout le roman raconte les conséquences de l'incendie sur la vie des villageois. Phée, reconnue pour sa générosité, prend en main le destin de sa famille, son mari se laissant déprimer quand il apprend la mort de son fils parti à la guerre. Phée bénéficie de l'aide des voisins et de ses enfants pour tout reconstruire. Reconnue pour son jugement et son intelligence, elle devient le soutien moral de chacun. De son côté, le petit Caius, marginal par son incapacité à pleurer, tente de revivre l'éblouissement de sa naissance.

Le cristal juché au haut du beffroi devient l'objet de sa quête. La famille des Massu, dont Balbine est la souffre-douleur, représente la seule note vraiment discordante dans le paisible village. Grâce à Phée, la jeune fille apprend peu à peu le destin terrible de sa famille pour pouvoir enfin s'en délivrer.

L'auteur dépeint la vie telle qu'elle était vécue dans le Québec de l'après-guerre : sous l'emprise de la religion et ouverte aux nouveautés qui abondent des États-Unis. L'importance de l'oralité se retrouve dans les nombreux récits qui jalonnent le texte, chaque personnage racontant le passé de son point de vue. L'auteur réussit à conserver le secret jusqu'à la fin sur les origines des événements du début. Le style de Clément allie à la fois le roman et le conte merveilleux, donnant une touche de magie au récit. Il nous entraîne dans un univers intéressant dont on sort à regret pour attendre la suite promise par l'auteur.

GENEVIÈVE JACQUES

CHRISTIANE LAHAIE

La cour intérieure

L'Instant même, Québec, 1999, 181 p.

EN 1996, Christiane Lahaie avait déjà publié, à L'Instant même, un recueil de nouvelles qui avait charmé la critique, *Insulaires*. Elle récidive maintenant avec, cette fois-ci, un roman noir, *La cour intérieure*.

Dans la plus pure tradition du genre, l'histoire se déroule dans une immense et inquiétante maison, le manoir Malory. C'est ce manoir que Linda Sorrento a accepté de garder en l'absence de son propriétaire, Jason Malory, une ancienne vedette de rock, parti en tournée pour tenter de reconquérir son public.

Les uns après les autres, des amis du temps de l'université viennent rejoindre Linda Sorrento et profiter de sa bonne fortune. Puis, arrive Michelle Lyons, séductrice et mythomane, avec qui tous entretiennent des relations ambiguës, et rien ne va plus. Linda Sorrento, déjà sur le point de craquer à cause des découvertes qu'elle a faites à propos de son ancienne idole, Malory, finit par exploser et les mettre tous à la porte. Cela ne calme pas ses tourments, au contraire, ses nuits en deviennent de plus en plus peuplées de cauchemars. Puis, la bande revient, mais il est trop tard et ce qui s'est enclenché ne peut plus s'arrêter.

Je n'en dis pas plus sur l'intrigue : je ne veux gâcher la lecture de personne...

Quant à l'écriture de Christiane Lahaie, elle rend bien l'atmosphère lourde, froide et sinistre qui règne au manoir Malory. La narration à la troisième personne, même des discours intérieurs, fait partie des procédés qui participent à cette atmosphère. Cependant, certains choix narratifs ont fini par m'agacer un peu ; par exemple, le fait de nommer à chaque fois les personnages par leurs noms et prénoms. Sinon, aucune entrave ne vient nuire à la belle plume de Lahaie. Comme il doit en être à la lecture d'un bon roman noir, on l'ouvre et on ne le referme qu'une fois terminé. Entretemps, on reste suspendu au récit. Si *La cour intérieure* ne risque pas de révolutionner la littérature québécoise, sans aucun doute, il s'agit d'un pur plaisir !

NADIA BEAUDOIN

JEAN BÉDARD

La valse des immortels

L'Hexagone, Montréal, 1999, 121 p.

QUATRIÈME ROMAN de l'auteur de *Maître Eckhart*, Jean Bédard, *La valse des immortels* est un bref récit sur la vie d'une mère après le trépas de son enfant. D'abord émerveillée par la naissance de sa fille qui ouvre les yeux sur son nouvel espace, cette femme voit son univers sans faille s'effondrer. L'état de grâce dans lequel elle était fait graduellement place à l'incompréhension devant la mort de l'enfant. Guidée par Job et Silence, des amis, elle côtoiera la mort dans la dépression. La fatalité du sort deviendra une libération et un retour aux sources : « [...] mes poumons ont osé inspirer après qu'elle eut expiré » dit-elle. La douleur de la perte de la chair de sa chair annihilera le sentiment de solitude naissant et offrira à la mère une seconde vie. Elle réalisera alors qu'un enfant « [...] c'est comme un entonnoir : petit de ce côté-ci, infini de l'autre ».

L'œuvre se divise en six parties illustrant le parcours du personnage vers sa « renaissance ». L'écriture de Bédard est recherchée et la lecture agréable. Le lecteur avance lentement dans l'histoire. Ce rythme s'oppose à la vitesse à laquelle l'auteur nous bombarde d'images. Cette orgie stylistique et philosophique peut agacer, car ce roman est un périlleux voyage intérieur, un pèlerinage en nous où les amoureux de la simplicité s'ennuieront.

PERRINE LEBLANC

GILLES DESMARAIS

Le grand débarras

Éditions Vents d'Ouest, Hull, 1999, 231 p.

PREMIER ROMAN de Gilles Desmarais, *Le grand débarras* se veut le récit fidèle de l'existence de Minie, une femme qui a vécu le quotidien de toutes les époques du XX^e siècle québécois. L'ouvrage s'ouvre sur les pensées de la dame qui, à soixante-dix-sept ans, vit ses dernières heures dans une chambre d'hôpital. Solitaire, la moribonde bénéficie de tout son temps pour revenir sur son passé douloureux.

Elle remonte d'abord jusqu'à son enfance au début du siècle, pour revenir lentement jusqu'à nos jours. Elle évoque tour à tour sa jeunesse heureuse et insouciance, son mariage

L'auteur dépeint la vie telle qu'elle était vécue dans le Québec de l'après-guerre : sous l'emprise de la religion et ouverte aux nouveautés qui abondent des États-Unis.

triste et éprouvant avec le grand Charles, la venue consolatrice de ses six garçons et toutes les années monotones qui ont suivi, troublées seulement par les querelles familiales, les départs de ses enfants, la maladie et la mort des siens. Ainsi la vieille dame peut compter sur ses seuls doigts les quelques moments plus heureux de son existence, surtout marqués par de rares amitiés féminines et par le doux souvenir de Moïse, un prétendant que

ses parents lui avaient interdit de revoir à cause de sa pauvre condition de cordonnier. En fait, Minie a l'impression que sa vie s'est arrêtée à partir de son mariage avec Charles, car tous ses malheurs découlent de cet être inconsistant, froid et dur qu'elle éloigne d'elle sur son lit de mort, pour savourer dans la paix les seuls

moments qu'elle aura vraiment eus pour elle. C'est donc au fil des regrets et des déceptions que l'histoire de Minie se déploie, tout comme l'a été la vie des autres femmes peuplant l'univers romanesque de Desmarais.

Ainsi, malgré quelques maladresses de style, un langage plus souvent mécanique que littéraire et une narration linéaire un peu agaçante, le roman de Desmarais se lit bien. Les personnages sont bien campés et les scènes qui soulèvent les émotions sont assez nombreuses. Cet ouvrage devient particulièrement intéressant dans la mesure où l'on y suit l'histoire du Québec. Par contre, le roman tend à noircir l'existence des femmes du temps qui n'arrivaient pas à maintenir une famille nombreuse à bout de bras tout en se bâtissant une vie satisfaisante. Le narrateur trace le portrait d'une société qui n'a peut-être pas beaucoup évolué malgré toutes les années qui ont passé. Enfin, *Le grand débarras* est aussi un beau témoignage sur les rapports interpersonnels, un hommage aux bienfaits de la communication et une invitation à se rappeler que chacun de nous est pétri de faiblesse humaine.

ISABELLE TREMBLAY



SUZANNE MAINGUY Des trous dans la tête

XYZ éditeur, Montréal, 1999, 135 p.

FÉLIX SOUFFRE de dysphasie sévère, un trouble du langage « limitant de façon importante les interactions verbales, la socialisation et les apprentissages scolaires » (p. 133). Il éprouve énormément de difficulté à comprendre le monde dans lequel il évolue et à se faire comprendre d'autrui.

L'enfant est élevé seul par sa mère, Claire, qui est dessinatrice. Les dessins deviennent le moyen de rompre l'isolement dans lequel est plongé Félix en raison de son état. Grâce à eux, Claire et son fils parviennent à communiquer. La rencontre avec une orthophoniste vient changer la vie de Félix qui comprend alors la portée de son handicap. Grâce à l'aide de cette spécialiste et aux efforts soutenus de

Claire, Félix apprend lentement à parler. Les petites victoires quotidiennes s'accumulent au point où Félix surmonte son handicap pour mener une vie presque « normale ».

Suzanne Mainguy a choisi, dans ce roman à fortes connotations didactiques, de laisser Félix raconter ce qu'il vit. Cette narration au « je » permet au lecteur de suivre pas à pas la lente évolution de l'enfant, faite de peurs, de frustrations, de colères et de petites réussites. Ce choix narratif, audacieux de la part de l'auteure, favorise une meilleure compréhension des limites auxquelles est confronté l'enfant. Il offre aussi à la romancière l'occasion de présenter la perception du réel de l'enfant, tout en images et en poésie : « La longue promenade nous mène toujours à la "garde riz". Je sais maintenant que cet endroit s'appelle ainsi, la dame aux cheveux longs me le répète souvent. Mais quel riz peut-elle bien garder ? C'est plutôt une gare d'enfants » (p. 48).

Une première œuvre romanesque est rarement exempte de maladresses. Lorsque Félix pose son doigt sur les livres de la bibliothèque, il affirme : « Il

me semble les connaître par cœur » (p. 27). Comment le pourrait-il, lui qui éprouve tant de difficultés à communiquer ? Le lecteur n'a plus l'impression d'entendre la voix d'un enfant dysphasique, mais bien celle de l'écrivaine adulte.

Un livre que liront avec intérêt les éducateurs spécialisés, mais surtout les parents d'enfants aux prises avec la dysphasie. Avec réalisme et sans tomber dans la mièvrerie, Mainguy propose un beau message d'espoir qui met en lumière toute l'importance des mots.

JEAN-DENIS CÔTÉ



Avec réalisme et sans tomber dans la mièvrerie, Mainguy propose un beau message d'espoir qui met en lumière toute l'importance des mots.

maï...

maï...



SUZANNE MAINGUY



ANNE BERGERON

ANNE BERGERON

Isla Nena

Lancôt éditeur, Outremont, 1999, 234 p.

*Vous trouvez,
dans un champ
ou un bois,
une caisse,
cadenassée, au
contenu plutôt
louche. Que
faites-vous ?*

VOUS TROUVEZ, dans un champ ou un bois, une caisse, cadennassée, au contenu plutôt louche. Que faites-vous ? Pour Françoise, jeune archéologue montréalaise qui rêve un jour de conduire ses propres recherches et de découvrir des gisements importants, la question ne se pose même pas. En pleine préparation de recherche dans l'île de Vieques, à dix kilomètres de Porto Rico, elle décide de prendre possession de cette caisse qu'elle trouve tout à fait par hasard sur son chemin. Elle ne se doutait toutefois pas qu'elle mettait sa vie en danger en agissant ainsi.

Ce n'est qu'une fois rendue chez elle qu'elle décide d'ouvrir cette caisse et qu'elle se rend compte qu'elle a sans doute commis une erreur. Car la caisse, qui ne lui est pas destinée, est remplie de cocaïne. Sans le vouloir, la jeune et charmante archéologue s'est mis « les deux pieds dedans » et les gens qui se lancent à sa poursuite ne manqueront pas de le lui rappeler. Elle aura besoin d'amis, dont certains tomberont au combat, pour espérer s'en sortir. Les situations sont souvent périlleuses et fort risquées dans un endroit reconnu pour le trafic de drogue, gagne-pain de bien des jeunes gens de l'endroit.

Avec ce premier roman, Anne Bergeron est loin de *Mimi* et *Mimi à la ville*, deux logiciels pour enfants qu'elle a créés et publiés au milieu des années 1980. Après avoir lu *Isla Nena*, le lecteur se demandera, tout comme moi, comment elle a pu nous faire languir aussi longtemps. Car, à n'en pas douter, ce livre est fort bien réussi. La romancière a l'art de tenir son lecteur en haleine jusqu'à la fin de son histoire sans s'arrêter à des détails sans importance. Chaque personnage, depuis le barman jusqu'à l'héroïne, joue bien son rôle dans cette histoire digne des meilleurs romans d'espionnage.

MARC-ANDRÉ BOIVIN

J. M. G. LE CLÉZIO

Hasard suivi de Angoli Mala

Gallimard, Paris, 1999, 290 p.

LE ROMANCIER FRANÇAIS J. M. G. Le Clézio n'est plus à présenter. Auteur de nombreux romans, tant pour les adultes que pour les enfants, il a son public, familier à son écriture à mi-chemin entre le roman et la fable.

Ce recueil de deux courts romans, ou « longues nouvelles », comme le propose l'auteur (en quatrième de couverture), demeurent tout à fait dans la veine habituelle de Le Clézio. Écriture élégante, sujet qui tend à embrasser le légendaire, voire le mythique, parcours initiatique des principaux personnages : tous les éléments qui ont fait le succès de ce romancier se retrouvent une fois de plus réunis.

Hasard, le premier roman raconte le passage de l'état d'enfant à celui de femme de Nassima, jeune fille qui vit avec sa mère à Villefranche, ville portuaire plutôt mélancolique. Troublée depuis longtemps par le départ de son père alors qu'elle était tout enfant, endeuillée par l'éternel silence buté de sa mère, elle prend son essor en embarquant clandestinement dans le voilier « Azzar » du producteur hollywoodien Juan Moguer. C'est le début d'une véritable odyssée sur l'océan, où les découvertes merveilleuses et effrayantes marquent pour toujours Nassima. Retournée malgré elle à Villefranche, la jeune femme apparaît en totale rupture sociale et émotive avec son entourage, brisée par l'incroyable expérience qu'elle vient de vivre.

Le deuxième roman, *Angoli Mala*, rappelle par son titre une des légendes entourant le Bouddha, lorsque ce dernier se rendit seul dans la forêt pour retrouver et guérir un homme redevenu sauvage, Angoli Mala, qui terrorisait les populations environnantes. C'est cette idée d'un homme retourné à l'état « sauvage » que reprend Le Clézio. Bravito, un jeune Indien d'Amazonie orphelin dès l'âge de trois ans, a été amené et élevé à la ville par un pasteur. À la fin de l'adolescence, Bravito retourne à son fleuve natal, découvre sa culture, sa langue ainsi que la vie en forêt. Une fois son apprentissage terminé, il comprend à quel point la condition indienne est faite d'exploitation et de misère. Après quelques mésaventures avec des contrebandiers, il se réfugie au cœur de la forêt et retourne à l'état « sauvage », laissant

dans son sillage une aura légendaire, qui apeurera les contrebandiers et l'armée, ce qui entraînera la perte de Bravito.

On voit très bien la parenté thématique des deux romans : initiation à la vie, apprentissage du bien et du mal, exaltation de la « pureté » d'un esprit vierge, perte de l'innocence... Le tout dans un contexte fabuleux, où le narrateur n'a cure de la vraisemblance, comme le veut ce type d'esthétique.

Malheureusement, il y a quelque chose du « bon sauvage » perverti par l'homme civilisé ici. La fascination du narrateur pour ses personnages principaux les pare de mout vertus, tandis que les personnages secondaires portent le poids de pratiquement tous les vices. Le Clézio nous présente un monde manichéen, dans lequel le mal finit toujours par l'emporter sur le bien.

Schématique, parfois redondant, souvent maniéré, Le Clézio fait quelque peu souffrir son lecteur. Pour les inconditionnels seulement.

VIVIANE PARADIS

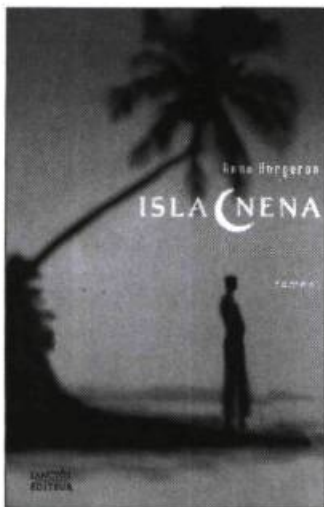
ANNIE PROULX

Cartes postales

Rivages, Paris, 1999, 354 p.

LE ROMAN D'ANNIE PROULX, *Cartes postales*, raconte l'histoire d'une famille du Vermont, les Blood, vouée à la désagrégation progressive dès que part le fils aîné, Loyal.

Replié sur lui-même, rebelle au progrès et sourd aux profondes mutations socio-économiques que connaît l'Amérique du second après-guerre, Minkton Blood, imposant une autorité sans partage, fait de sa ferme un « foutu merdier sans espoir » (p. 61) ; c'est ce qui incite tous ses enfants à nourrir des « projets d'évasion et d'avenir » (p. 62). Lui-même, sacrifiant à la convoitise, va finir par incendier volontairement une partie de sa propre exploitation. Cependant, au lieu de l'argent des assurances, c'est la prison et le suicide qui l'attendent. Après sa mort, sa femme, Jewell, et ses deux autres enfants, Marvin — dit Dub — et Mernelle, connaîtront une vie meilleure. Loyal, par contre, dans sa course vers l'Eldorado, va tâter de plusieurs métiers — mineur, chercheur de fossiles, agriculteur, trappeur saisonnier — sans jamais voir le moindre rêve se concrétiser. Finalement, il se résout à « gagner assez pour partir ailleurs » (p. 320). La soif de l'Ailleurs, chez

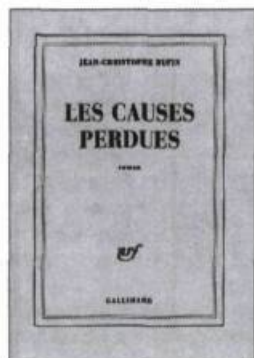


Loyal, est due aussi à un sombre souvenir : celui de sa fiancée qu'il a tuée juste avant de quitter la ferme. C'est pourquoi la route reste, pour lui, le seul endroit où il peut élire domicile. Aussi se trouve-t-il pris dans l'engrenage d'une errance continuelle ; c'est ainsi qu'il va passer sa vie à sillonner le pays. Vers la fin de ses pérégrinations, Loyal passe pour un « vieux clochard », un « sans-abri » incertain de l'espace et du temps : « il ne sait pas exactement où il est. Tant de routes se ressemblent, les panneaux indicateurs se répètent » (p. 322).

Dans son « lointain exil », Loyal adopte une attitude ambivalente à l'égard des souvenirs : tantôt il cherche à les retrouver, tantôt il lutte pour leur échapper ; il ne peut se soustraire à l'emprise du passé, car « son vieil attachement à la ferme brûle[e] comme la chaleur d'un feu sous la cendre » (p. 232). Raison pour laquelle il envoie des cartes postales à sa famille, sans jamais indiquer l'adresse d'expédition. D'où une « correspondance » à sens unique, inscrite hors de l'échange, où l'expéditeur et le destinataire ne sont pas interchangeables. Étrange gageure : rester en liaison, tout en se refusant à la communication ! Il y a plus : les cartes postales que Loyal adresse à ses parents « représentent[ent] toutes le même ours massif au museau rouge sortant des arbres noirs » (p. 44). N'est-ce pas là une autre manière de souligner son choix de se mettre au ban de la famille, voire de la société ?

Dans *Cartes postales*, il n'y a pas d'intrigue au sens traditionnel du terme. Il s'agit plutôt d'un *agglomérat* autour d'un personnage qui, peu à peu, devient la figure de l'aliénation et de la frustration, et qui, une fois désabusé, compare son existence à une « chaîne fragile dont les maillons se brisent l'un après l'autre » (p. 258.). De par sa thématique — la solitude, la difficulté d'être, le désenchantement — et son organisation formelle — un récit fragmenté, entrecoupé d'autres récits, malgré l'ordre chronologique souligné par la datation des cartes postales qui précèdent la quasi-totalité des chapitres —, l'œuvre d'Annie Proulx n'est pas sans évoquer les romans de William Faulkner et les écrits de Carson McCullers.

AHMED SDIRI



JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

Les causes perdues

Gallimard, Paris, 1999, 234 p.

AUTEUR DU ROMAN à succès *L'Abysin* (1997), Jean-Christophe Rufin est aussi un spécialiste de l'Afrique de l'Est, où il a dirigé plusieurs missions humanitaires. Ce troisième roman, *Les causes perdues*, découle directement de cette expérience. Sise en Érythrée, l'action met en scène un de ces groupes humanitaires qui sont venus en bandes lors de la grande famine éthiopienne de 1985.

Hilarion Grigorian, Arménien d'origine, qui vit à Asmara (Érythrée) depuis toujours, est le narrateur de cette histoire, par le biais de son journal intime. Il le reprend après douze ans d'interruption, car la guerre entre l'Érythrée et l'Éthiopie dure depuis déjà si longtemps que « [l]'ennui, ici, est plus meurtrier que la guerre » (p. 11), comme l'a constaté Hilarion. L'éperon qui tire Grigorian de sa morgue est l'arrivée d'un jeune Français à Asmara, en éclaireur de sa mission humanitaire. Grégoire symbolise pour le vieil Arménien le retour à l'ouverture sur le monde, la fin de l'isolement. Il accapare le jeune homme, se rend indispensable et suscite sa sympathie. C'est donc par le biais de Grigorian, espion intéressé des Français, que le lecteur observera les débuts, puis les actions de la mission, basée en Éthiopie. À travers les aléas d'une famine provoquée, des guerres de clans et du régime en place plutôt corrompu, le groupe humanitaire en vient à se poser la question de l'utilité même d'une telle mission.

Le roman de Rufin questionne profondément l'éthique et la pertinence, dans certains cas, des actions humanitaires. Il réalise, grâce à sa pénétrante connaissance des enjeux politico-économiques de cette partie de l'Afrique, un portrait plutôt cinglant de l'« aventure humanitaire, tant des organismes que des individus qui y travaillent.

D'autre part, la figure de Grigorian se révèle profondément touchante. À travers lui, c'est toute l'histoire de cette ancienne colonie italienne qu'on revisite : quelques portraits émouvants de vieux

Italiens encroûtés, arrivés dans cette ex-colonie du temps de Mussolini, pour la « gloire », nous sont ainsi livrés ; on y célèbre, bien sûr, la grande beauté des femmes éthiopiennes, ainsi que l'architecture étonnante — les bâtiments importants d'Asmara recréent tous de célèbres édifices de la Renaissance italienne — ; enfin, on y apprend le parcours de ces commerçants arméniens, présents depuis deux siècles dans ce pays, mais toujours aussi attachés à leurs racines.

Un roman à la fois émouvant et instructif, qui a de plus le mérite de nous rappeler un de ces multiples conflits oubliés, qui se poursuivent dans l'indifférence générale, hors de la caméra sélective des médias.

VIVIANE PARADIS

PHILIP ROTH

Pastorale américaine

Gallimard, Paris,

1999, 432 p.

Collection « Du monde entier »



AURÉOLÉ DU prestigieux Prix Pulitzer, le dernier roman de Philip Roth, *Pastorale américaine*, raconte un pan de l'histoire des États-Unis, de la Seconde Guerre jusqu'au bouillonnement des années 1960.

Zuckerman, écrivain juif new-yorkais, est le narrateur de ce roman. Pourtant, nous n'assisterons que très peu aux aventures de Zuckerman, mais plutôt à celles du héros de son enfance, Seymour Levov, dit « le Suédois ». Athlète fétiche de son lycée, puis prospère homme d'affaire, époux d'une riche Irlandaise catholique, le petit-fils d'immigrants juifs qu'est le Suédois devient un Américain « plus vrai que nature ». C'est donc à travers le filtre de l'admiration de Zuckerman que nous voyons défiler la vie de Levov, exemple de réussite dans le plus pur style *American way of life*. Et pourtant...

Bien des années après le lycée, le Suédois reprend contact avec Zuckerman, de qui pourtant il ne fut jamais très proche. Lors de la rencontre, l'écrivain détecte bien une faille dans l'image du parfait bonheur que tient à montrer Levov. En enquêtant, il découvre Merry, la fille en rébellion contre tout ce que représente son père.

C'est à travers le filtre de l'admiration de Zuckerman que nous voyons défiler la vie de Levov, exemple de réussite dans le plus pur style « American way of life ». Et pourtant...

Nous sommes dans les années 1960, à l'époque du *Black Power* et des quartiers noirs à feu et à sang. Merry joint cette lutte, créant ainsi cette faille dans la vie de Levov, ainsi que dans celle de toute l'Amérique.

Nous voilà au cœur même de l'intérêt de la *Pastorale américaine* : en partant du particulier, Roth entraîne son lecteur dans l'Histoire, questionnant les choix sociaux d'une Amérique qui, à force de valoriser un unique modèle, s'est brutalement réveillée à autre chose.

Cela dit, il faut néanmoins signaler le léger ennui qu'entraîne la lecture de la *Pastorale américaine*, en raison d'une impression de redite, de déjà vu, fugace mais tenace. En effet, combien de romans américains critiquent et glorifient à la fois leur société, dans un mélange pervers et paradoxal ? Reconnaissons à Roth un ton qui tend parfois vers la dérision, tendre mais toutefois ironique envers ses personnages. De plus, l'auteur possède l'art de broser des tableaux qui campent de façon exemplaire les ambiances et les lieux.

VIVIANE PARADIS

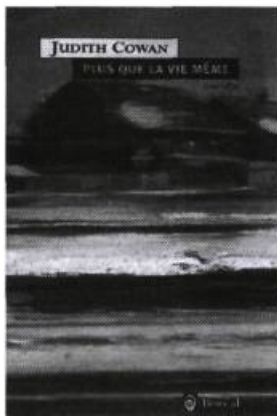


JUDITH COWAN

JUDITH COWAN
Plus que la vie même

Boréal, Montréal, 1999, 140 p.

PUBLIÉ ORIGINELLEMENT en 1997 par Oberon Press sous le titre *More Than Life Itself*, ce premier recueil de Judith Cowan comporte six nouvelles traduites de l'anglais par Dominique et Jean-Pierre Issenbuth. S'il paraît démesuré d'inclure d'emblée l'auteur,



comme il est proposé en quatrième de couverture, « parmi les maîtres du genre », il faut tout de même lui accorder cette faculté d'évoquer un monde non exprimé qui fourmille sous la surface lisse du quotidien. Ce non-dit et cette ouverture sémantique pallient l'absence d'étonnement et de surprise qui confère malheureusement une certaine dégré de banalité à la chute de plusieurs nouvelles, à l'exception de « La vie de château », seul texte où les personnages n'évoluent pas dans un décor québécois, comme si l'éloignement géographique avait favorisé la mise à distance du quotidien et facilité une finale énigmatique...

Judith Cowan, dont on dit qu'elle « enseigne la littérature en anglais à l'Université du Québec à Trois-Rivières », réussit tout de même à rendre avec justesse la vie secrète d'un policier, les inquiétudes d'une veuve de soixante-dix ans séparée de sa fille et de sa petite-fille, ou les tribulations d'un pianiste itinérant qui aime sa famille « plus que la vie même ». Cependant, le choix du niveau de langage dans certaines répliques de la première nouvelle (« Ce genre d'affaires-là ») détonne avec le reste de

d'une cinquantaine de poètes québécois » dans la revue *Ellipse* ou d'un talent certain mais non encore totalement accompli ? À préciser sous peu dans le second recueil de nouvelles que prépare l'auteur, sous le titre de *Gambler's Fallacy*.

SWANN PARADIS

TRISTAN EGOLF
Le seigneur des porcheries
Gallimard, Paris, 1999, 421 p.

SI L'APOCALYPSE devait se réaliser un jour, le *Seigneur des porcheries* en donne une avant-première frémisante. Dans l'Amérique profonde, la petite ville de Baker, sinistre bourgade du Midwest, est le théâtre de comportements singuliers dont l'autodidacte John Kaltenbrunner assure le pivot terrorisant. Les multiples rebondissements, qui provoquent littéralement la chair de poule tellement ils dégorgeant d'un réalisme à couper le souffle, classent sans contredit le jeune romancier dans la lignée des Steinbeck, Faulkner ou Dos Passos.

Exclu de son milieu, John-le-paria, avec sa « tête à détraquer une pen-



FÉDÉRATION
QUÉBÉCOISE
DU LOISIR
LITTÉRAIRE

Règlements
de la première
édition
du concours

Concours jeunesse de la Fédération québécoise du loisir littéraire

1. Texte en langue française
2. Longueur : de 200 à 300 mots
3. Sujets : **pour le primaire** : « Pour mon anniversaire, j'ai reçu un cadeau mystérieux envoyé par une personne inconnue. »
pour le secondaire : « Je me réveille un matin et je me rends compte que j'ai été transformé-e en animal. »
4. Date limite de réception des manuscrits : **le 15 novembre 1999**
5. Prix : 100 \$ pour le 1er prix; 50 \$ pour le 2e prix; 25 \$ pour le 3e prix; publication des textes gagnants dans la revue du primaire ou dans celle du secondaire, selon le cas.

Le statut de membre en règle est exigé : 2 \$ par personne, payable par chèque. La revue est envoyée à chaque membre. Les participants doivent faire parvenir leur texte en quatre exemplaires dactylographiés à double interligne. Ces derniers ne seront pas rendus. On doit utiliser un pseudonyme : le nom réel, le pseudonyme, le degré scolaire et l'adresse du participant doivent apparaître sur une feuille séparée. Le jury est composé de trois personnes. Les gagnants seront personnellement avisés en janvier 2000.

dule », endure d'innombrables vexations qu'une hostile rancœur nourrit. Inceste, alcoolisme dégradant, violence aveugle, racisme stupide et bigoterie racketteuse dessinent à grands traits la toile de fond de la fresque épique qui commence avec la découverte d'un mammoth de l'ère glaciaire pour se terminer par une burlesque chasse au porc lors d'un enterrement. Au centre de tout ce fatras dantesque trône un peu malgré lui le bizarre « seigneur » assailli par la malchance. À l'instar des forces de la nature qui se déchaînent et dévastent ce bled perdu et

arriéré, les acteurs jouent à plein leur rôle avec un excès qui n'en finit plus de surprendre. Il faut comprendre que l'impact de John sur le milieu est incalculable à un point tel qu'après sa mort on fait revivre les événements qui ont marqué ces temps troubles. L'exubérance quasi gargantuesque de chaque page, les saillies fulgurantes qui jaillissent du style débridé, le choix volontairement cru et provocateur des mots, toutes choses qui créent une animation soutenue, impriment à la facture romanesque des qualités indéniables d'une dévastatrice critique sociologique qui forcent sinon l'admiration, du moins une prise de conscience étonnante.

YVON BELLEMARE

CAROLE BESSETTE

Le silence qui se tait

Glanures, Shawinigan, 1999, 190 p

AVEC *Le silence qui se tait*, Carole Bessette a remporté le prix Clément-Morin du Salon du livre de Trois-Rivières. Ce premier roman de l'auteure, professeure de littérature au cégep de Sainte-Foy, est une œuvre tout intérieure, de désirs et de souffrances. Il raconte l'histoire, touchante et d'une grande sensibilité, d'Anne, une jeune institutrice qui, après vingt ans de carrière, décide de faire le point sur sa vie, elle qui s'est presque toujours retenue de se dire, de se confier, sans doute par pudeur et par réserve. Car elle a jusque-là préféré, ainsi que le titre l'indique, le silence à la parole, le silence qui se tait. Il y a d'ailleurs plusieurs autres de ces

silences dans sa vie. Au médecin qui l'interroge sur son père, elle se contente de répondre : « Que voulez-vous savoir ? Mon père est décédé. Bon. Voilà ». Dans sa Gaspésie natale, à



vingt ans, elle a connu le grand amour, le seul de sa vie, avec ce médecin marié d'une quinzaine d'années son aîné qui, on l'apprendra plus tard, a promis à la mère mourante, de s'éloigner d'elle pour qu'elle connaisse le bonheur. Le départ de l'être aimé affecte la jeune femme qui, promise à une belle carrière de musicienne, abandonne le piano

pour se consacrer à l'enseignement. Cette nouvelle passion l'amène à Québec où elle épouse un ingénieur qu'elle n'aime pas d'un grand amour, du moins le croit-on, surtout quand elle croise par hasard — mais le hasard existe-t-il vraiment ? — ce médecin qui l'a abandonnée. Elle revit, par le souvenir, car le roman est une longue analepse, ses beaux moments passés avec lui en Gaspésie mais revient à son mari, au lendemain de l'échec de l'accord du lac Meech, parce qu'elle a des valeurs et qu'elle est fidèle. Mais, il faut le dire, les moments de douleur l'emportent sur les moments de bonheur sous la plume d'Anne. Heureusement qu'elle est une femme forte, capable de se contenter de souvenirs !

Le roman est écrit dans une langue soutenue, soignée, imagée, souvent poétique. Si certains tics d'écriture peuvent déranger, notamment les (trop) nombreuses phrases débutant par *et* ou par *puis*, il n'en demeure pas moins que Carole Bessette sait toucher, émouvoir le lecteur avec une écriture qui ne dit que l'essentiel, dans une grande économie de mots, à la manière d'Anne Hébert. Vivement le deuxième roman de cette auteure, mais dans une maison d'édition qui saura mieux la servir et faire connaître son talent !

AURÉLIEN BOIVIN

DANIEL PIGEON

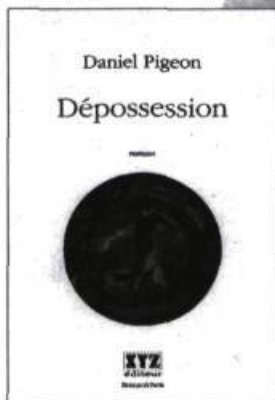
Dépossession

XYZ éditeur, Montréal, 1999, 197 p.

Collection « Romanichels »

QUATRIÈME PARUTION de Daniel Pigeon, *Dépossession* est présenté comme un roman postmoderne qui interroge « les effets de l'imaginaire sur notre comportement parfois déroutant ». Comme de juste, les trois principaux personnages de ce roman, Yves, Antoine et Charlotte, voient leur univers quotidien basculer lorsque le premier sombre progressivement dans la démence. Yves, ou Yvel Maricourt comme il demande bientôt qu'on l'appelle, est un auteur obsédé par le roman qu'il vient de livrer à son éditeur : il s'agit de l'histoire abracadabrante de deux Québécois en vacances au Mexique et qui découvrent une étrange machination fomentée par des intraterrestres. Malgré la bienveillance de ses amis, Yves assassine enfin Antoine, son amant ayant appris depuis peu sa séropositivité (dont Yves semble aussi responsable), l'accusant de chercher à lui voler sa personnalité. Bien que ce roman somme toute assez convenu comporte quelques passages intéressants, notamment alors qu'Antoine s'interroge sur sa condition de condamné en sursis, il ne remplit pas ses promesses. Il ne s'agit pas de changer de voix narrative à chaque nouveau chapitre, de présenter des extraits d'un roman (délibérément) mal écrit par un des personnages, de montrer ceux-ci en pleine discussion sur le jazz ou en train de vilipender ce qu'ils appellent la médiocrité, pour faire une œuvre originale. Finalement, si ce roman cherche à choquer, tout en mettant le lecteur explicitement au défi de réagir (par le biais de la narration volontairement prétentieuse d'Yves), il illustre les limites d'une écriture postmoderne uniquement axée sur la prouesse technique.

GEORGES DESMEULES



CAROLE BESSETTE



DANIEL PIGEON

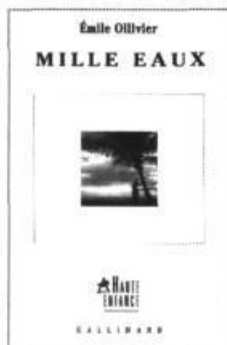


ÉMILE OLLIVIER
Mille eaux

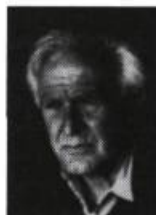
Gallimard, Paris, 1999, 174 p.

COMME SON TITRE le suggère, *Mille eaux* d'Émile Ollivier est un livre aux accents autobiographiques. Ollivier y parle de son enfance haïtienne, passée à Port-au-Prince, ballotté entre son père volage, sa mère délaissée et quelques rencontres et événements marquants de ces années ensoleillées, à défaut d'être heureuses. D'ailleurs, comme les citations en exergue l'annoncent bien, il ne s'agit pas ici de « peindre les choses en elles-mêmes mais seulement leur effet » sur l'auteur. On découvre ainsi non pas une reconstitution exacte de la vie quotidienne en Haïti, mais bien plutôt un ensemble d'impressions parfois fugaces, parfois plus fortes, d'un enfant désœuvré qui apprend à observer la vie. On est charmé par ce récit au rythme alanguiné, qui nous berce au gré d'évocations d'une « ville rongée par la mer ». Mais il s'agit également, et on se retrouve peut-être tout autant là proches parents d'Ollivier, d'une enfance marquée par la mère. Ce récit témoigne de cette relation ambiguë entre le jeune protagoniste et cette femme qu'il adore, mais dont il cherche à s'émanciper. Le dernier chapitre évoque, comme en contrepoint à cette quête de figures déterminantes, la découverte de Staline, du marxisme et du surréalisme. C'est donc en devenant écrivain que le jeune Émile pourra trouver des mots pour « l'angoisse qui [l']étreignait ». Au delà de l'enfance, il reste les illusions perdues, mais aussi le rêve, et la beauté de ce récit consiste à les rendre palpables.

GEORGES DESMEULES



JOHN LE CARRÉ
Single & Single
Seuil, Paris, 1999,
393 p.



POUR SON DIX-SEPTIÈME roman, *Single & Single*, John

Le Carré explore les méandres du commerce mafieux en Russie post-soviétique à partir du point de vue d'avocats britanniques jouant le rôle d'intermédiaires dans les opérations louches que l'on devine : exportation de sang, vente illégale de matériel soviétique, puis trafic de drogues en tout genre et blanchiment d'argent plus que sale. Les choses se corsent vraiment lorsque Oliver

Single, fils et héritier éventuel du fondateur du bureau d'avocats en question, se rebelle et livre à la police des informations explosives. Il faut dire que le second fils de Tiger Single n'a jamais véritablement répondu aux attentes de son père : poète dans l'âme, il a obtenu sa licence de droit de peine et de misère. Il devient d'ailleurs magicien pour enfants dans sa nouvelle vie. Cependant, les Russes ne se le tiennent pas pour dit. Bien des péripéties que je m'en voudrais de dévoiler se succéderont dans la lutte féroce pour le contrôle de ces sociétés trop lucratives.

À la manière de Le Carré, dont l'incipit « Ce pistolet n'est pas un pistolet » pastiche René Magritte, on peut dire que ce polar est bel et bien un polar. En effet, la machine paraît bien huilée, les mises en situations, efficaces. Le premier chapitre, où l'on assiste à l'assassinat d'un des associés, est accrocheur à souhait. Les rebondissements mettent en parallèle deux intrigues éminemment classiques : l'enquête policière et la quête du père que s'impose Oliver. Évidemment, on n'échappe pas aux clichés machistes du genre. Le bon fils est un grand jeune homme dont les femmes tombent toutes amoureuses, et le père véreux, un petit bonhomme impossible à vivre. Mais que demander de plus à Le Carré ?

GEORGES DESMEULES



Le portrait haut en couleur d'une jeunesse impuissante, dépossédée et improductive.



Que jeunesse dépasse
Patrick Brisebois

« Sans trop vouloir me prendre pour un autre, j'ai l'impression de passer un des plus beaux moments de ma vie. Je ne veux pas que cette journée se termine, je ne veux pas que ce dimanche flanche. Le monde extérieur n'existe plus. Le ciel est descendu sur la Terre. Les anges dansent autour de nous. Les démons ont fui. Le dépanneur est rempli de bières. Le salon est notre île déserte. Les horloges et les cadrans se sont arrêtés à quinze heures trente-sept précisément. Tout est fixé. Tout est coulé dans le ciment. Ils peuvent nous jeter dans le fleuve si ça leur dit, si ça leur chante. Rien ne pourra être changé. C'est ainsi que je désire mon existence. Dans le dérèglement du sens unique. Rester embourbé dans les marécages. Ralentir... Ralentir les pas. Ralentir les gestes. Ralentir tout ce qui nous pousse à courir. Ralentir tout ce qui court à nos trousses. Ralentir tout ce qui nous ordonne d'en baver. Assassiner le mouvement. Dépecer le patron. Étrangler sa femme et ses enfants. Revenir dans notre petit paradis et attendre. Attendre rien. Les surveiller, eux, mes amours, mes amis. Pour pas qu'ils lâchent, qu'ils sortent, qu'ils changent d'idée. Et puis, à un moment donné, quand en provenance de l'extérieur tout fera pression, tout nous exigera, décompresser nos vies, s'enfoncer dans le sable, offrir un drink empoisonné à tous et s'exiler dans le souvenir. Exulter. »

ISBN : 2-922660-00-1
236 pages, 20,95 \$

Distribution : Prologue inc.
(450) 434-0306



PUBLICITÉ